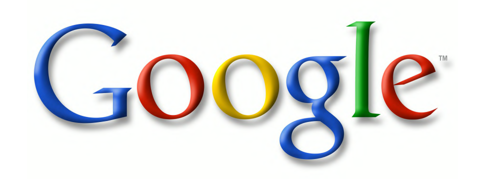

Google

CO[...] MÉRIDIONALE
[...] SIXIÈME

ŒUVRES

DE

JEAN RUS

POÈTE BORDELAIS DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVI[e] SIÈCLE

PUBLIÉES

D'APRÈS L'UNIQUE EXEMPLAIRE QUI PARAISSE SUBSISTER

PAR

PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE

PARIS
A. CLAUDIN, LIBRAIRE
RUE GUÉNÉGAUD, 3 ET 5

BORDEAUX
CH. LEFEBVRE, LIBRAIRE
ALLÉES DE TOURNY, 6

1875


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

A Monsieur E. Miller
respectueux et sympathique hommage
Ph. Tamizey de Larroque

COLLECTION MÉRIDIONALE

TOME SIXIÈME

Tiré à cent exemplaires.

BORDEAUX. IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU,
rue Guiraude, 11.

ŒUVRES

DE

JEAN RUS

POËTE BORDELAIS DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIe SIÈCLE

PUBLIÉES

D'APRÈS L'UNIQUE EXEMPLAIRE QUI PARAISSE SUBSISTER

PAR

PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE

PARIS
A. CLAUDIN, LIBRAIRE
RUE GUÉNÉGAUD, 3 ET 5

BORDEAUX
CH. LEFEBVRE, LIBRAIRE
ALLÉES DE TOURNY, 6

1875

AVERTISSEMENT

Dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 10 août 1869 (col. 433), je posai la question suivante : « Je vais publier bientôt, d'après un exemplaire que je crois unique, les *Œuvres dictées par Jehan Rus, Bourdeloys, ez jeux floraux à Tholoze.* Le livre de Rus, qui n'a pas de date, mais qui est de l'année 1540 environ, a été imprimé pour la première fois à Toulouse, par Guyon Boudeville (lequel demeurait en la rue de Villeneufve, près la maison commune). Quelqu'un connaît-il Jean Rus? J'ai vainement cherché son nom dans toutes nos Biographies anciennes et modernes. Ce nom n'est cité ni par La Croix du Maine, ni par Du Verdier, ni par Colletet, ni par l'abbé Goujet, ni par Viollet-le-Duc, ni par Sainte-Beuve, ni par le *Manuel du Libraire,* etc. Les bibliophiles bordelais et toulousains n'en ont jamais entendu parler (1). J'ajoute

(1) Depuis le jour où j'écrivais ces lignes, j'ai lu de M. le chevalier Alex. Du Mège un *Mémoire contenant des recherches sur les poëtes qui obtinrent des prix aux Jeux floraux, pendant le seizième siècle* (*Histoire et Mémoires de l'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse,* t. II, 1830, 2e partie, p. 260-345). « En 1540, dit M. Du Mège (p. 278), Rus reçut l'églantine pour un poème mystique. » Comme on le verra plus loin, le poème de Rus n'était nullement mystique. M. Du Mège, qui a donné une nouvelle édition de son Mémoire en 1846, dans l'*Histoire des Institutions religieuses, politiques, judiciaires et littéraires de la ville de Toulouse* (4 vol. in-8°, t. IV), a supprimé (p. 307) la mention du poème mystique, et a ajouté (*ibidem*) qu'en l'année 1542 « la violette fut décernée à Jean Rus, Bordelais ». Il n'y a pas un mot sur ce lauréat dans le *Mémoire pour servir à l'histoire des Jeux floraux,* par M. Poitevin Peitavi, secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux floraux (Toulouse, 1815, 2 tomes in-8°).

que ce poète si peu connu est très digne de l'être, et que ce contemporain de Clément Marot est presque son rival. Le moindre renseignement biographique ou bibliographique me serait infiniment précieux. »

Aucun des nombreux lecteurs de l'*Intermédiaire* n'a, dans ce journal, répondu à mon appel. Quelques amis, dont un donna pour épigraphe à sa lettre l'exclamation d'Horace :

O Rus ! *quand eogo te aspiciam?*

m'écrivirent que toutes leurs recherches pour retrouver soit un exemplaire, soit même une mention des *Œuvres* du poète bordelais, avaient été infructueuses. Seul, parmi ces savants et dévoués amis, M. Léonce Couture, à qui je devais déjà l'indication de l'existence, dans la Bibliothèque de la ville d'Auch, du petit volume de Rus (1), put venir à mon aide, en me communiquant ces vers extraits d'un manuscrit de la Bibliothèque de Toulouse, intitulé : *Joannis a Boyssone, Tolosani, Carmina* (p. 87) (2) :

« AD RUREM BURDIGALENSEM.

Burdigalam Ausonius præclaram fecerat olim,
Nec Paulinus erat gloria parva solo :

(1) Ce volume in-12 est inscrit au Catalogue de la Bibliothèque d'Auch sous le n° 4644. Comme nous l'apprend l'*ex libris*, il faisait autrefois partie de la riche collection formée par l'abbé Louis d'Aignan du Sendat, chanoine archidiacre et vicaire général du diocèse d'Auch.

(2) Sur Jean de Boyssonné, docteur régent de l'Université de Toulouse, puis membre du Conseil de Chambéry, à la fois jurisconsulte, orateur et poète, voir une notice dans la *Biographie toulousaine* (1823), et surtout une thèse pour le doctorat ès lettres de M. G. Guibal : *De Joannis Boyssonnei vita, seu de litterarum in Gallia meridiana restitutione* (1863). Les œuvres inédites de Boyssonné ont fourni à la *Notice biographique sur Rabelais,* par M. Rathery, en tête du premier volume de la nouvelle édition de *Gargantua* (1870), des renseignements d'une grande importance.

Sed quoniam sterilis multos permanserat annos,
Atque effœta diu desierat parere,
Cœperat a multis contemni : vocibus istis
Permota, incœpit pondera ferre uteri :
Temporibusque suis completis, ecce Briandum
Protulit, æternum qui decus est patriæ (1);
Nec contenta virum tantum peperisse, diserti
Et docti Ruris protulit ingenium (2). »

Du dixain de Boyssonné, je rapprocherai cet autre dixain d'un autre poète qui, comme Rus, a été oublié de tous les biographes et de tous les critiques, dixain que je trouve dans un recueil intitulé : *Le Blason de la Perle, ensemble deux chants royaulx, une ballade et certains epigrammes, le tout composé par* Pierre Merchadier de Besse (3) (1541) (4).

(1) Boyssonné se trompait en faisant de Briand de Vallée, seigneur du Douhet, un Bordelais. Briand de Vallée, né en Saintonge, fut seulement un habitant de Bordeaux, où, en 1539, ce « conseiller du roy en la Cour de Parlement, de rare et exquis sçavoir, » institua au Collége de Guyenne une leçon en théologie le premier dimanche de chaque mois (G. de Lurbe, *Chronique bourdeloise*, f° 29). Voir sur Briand de Vallée, qui, comme Boyssonné, fut un ami de Rabelais, les abondantes citations réunies par M. R. Dezeimeris (p. 21 de son discours : *De la Renaissance des lettres à Bordeaux au seizième siècle*, 1864).

(2) « Ausone avait autrefois rendu Bordeaux célèbre et Paulin n'avait pas été pour cette ville une médiocre illustration ; mais comme elle resta stérile pendant de nombreuses années, et que, pour ainsi dire épuisée, elle cessa longtemps d'enfanter, elle devenait déjà l'objet du dédain de plusieurs. Émue de leurs paroles, elle commença à porter dans son sein un fardeau, et, les temps étant accomplis, voici qu'elle met au monde Briand, qui est l'éternel honneur de sa patrie ; et non contente d'avoir produit un si grand homme, elle nous donne encore le génie de l'éloquent et docte Rus. »

(3) M. Du Mège, dans son *Mémoire* déjà cité, dit (p. 272) : « *Jean Mercadier* reçut l'églantine en 1539, mais son ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous, » et (p. 274) : « En 1541, Jean Mercadier de Besse, sans doute le même que celui de 1539, reçut la violette pour le *Prométhée*, » et enfin (p. 277) : « En 1544, Mercadier de Besse obtint le souci et reçut des lettres de maître. » Il n'y a rien de plus dans l'*Histoire des Institutions de la ville de Toulouse* (t. IV, p. 306-307). Les poésies de Merchadier ne valent pas, de bien s'en faut, celles de son ami.

(4) A la suite des *Œuvres* de Rus, sous la même reliure (Bibliothèque

« A MONSIEUR RUS, BOURDELOIS, NOUVELLEMENT ARRIVÉ A THOLOZE.

Dès que ton nom mon oreille toucha,
Je n'euz desir, fors de vers toy aller;
Dès que mon œil ta presence aproucha
Je n'euz desir, fors de t'ouir parler;
Mais nul des deux ne peult mon cœur saouler,
Si de ton vueil [1] ne provient la puissance;
Or doncq ma main t'en requiert jouyssance
Par ce dixain, et s'elle est refusée
O sotte oreille, o sot œil, o presence,
Qui as l'oreille, œil et main abusée! »

En dehors de ces deux petites pièces, je n'ai rien à citer sur le poète bordelais [2], et il ne me reste qu'à dire quelques mots de ses vers.

Voici, d'abord, la reproduction littérale du titre de son livre :

LES ŒVVRES DICTEES PAR IEHAN RVS, *Bourdeloys, ez ieux floraulx à Tholoze. — Le Blason de la Rose. — Le Blason du Puys. — Le Contre blason du Nez. — Vng triste Chant en vers lyricques. — Epigrammes. — Les douze Labeurs d'Hercules. — Epistre au nom de Monsieur le Daulphin de France. — Chant royal, par lequel la fleur de l'Esglantine fut gaignée à Tholoze. — Nouuellement imprimé à Tholoze par Guyon Boudeuille,* AVEC PERMISSION DE LA COVRT *de Monsieur le Seneschal de Tholoze.*

d'Auch), volume in-12, « nouvellement imprimé à Toloze par Guyon Boudeville, imprimeur, demourant en la rue de Villeneufve, près la maison commune. » Voir la marque de Guyon Boudeville (avec ces mots : *Si tost l'ung que l'autre*), dans le *Manuel du Libraire* (col. 118 du tome V).

(1) Vouloir, volonté.

(2) Rus ne nous parle presque pas de lui-même. Ses amis, dans les compliments rimés qu'ils lui adressent, soit en tête, soit à la fin du volume, ne disent guère que des choses banales et insignifiantes, à l'exception d'un seul, grâce auquel nous savons que Rus ne se contentait pas de faire des vers français, mais qu'il composait aussi des vers latins et qu'il avait l'intention d'en publier un recueil. Ce recueil a-t-il jamais paru?

Des divers morceaux ainsi énumérés, le plus remarquable, sans contredit, est le *Blason de la Rose.* Rarement cette fleur, tant chantée et rechantée depuis Anacréon, a inspiré de plus jolis vers ([1]). Je n'hésite pas à regarder cet éloge de la rose comme une des plus délicates productions poétiques du seizième siècle, et, pour mieux exprimer mon admiration, j'oserai dire que cet éloge mérite d'être placé tout auprès de l'exquis sonnet de Ronsard, qui commence ainsi :

Douce, belle, amoureuse et bien fleurante rose ([2]).

Les autres vers d'amour de Rus sont presque tous charmants. Si l'allégorie, cette grande manie des poètes du bon vieux temps, gâte un peu la pièce, d'ailleurs si ingénieuse, intitulée le *Blason du Puys*, plusieurs autres pièces, destinées à célébrer la femme aimée, seront lues avec un vif plaisir. D'un autre côté, les épigrammes de Rus ont, pour la plupart, un tour très heureux, et il y a beaucoup de verve, sinon beaucoup de goût, dans l'ode burlesque appelée le *Contre-Blason du Nez* ([3]).

([1]) Dans le *Blason de la Perle,* Pierre Merchadier, ayant nommé la Rose, ajoute, par une allusion flatteuse au poème de son ami :

Dont quelqu'un a dit si grand chose
Naguiere, en ung blason poly.

([2]) Rappelons que Jean-Antoine de Baïf (p. 92 du tome II de ses *Œuvres,* 1583) a fort agréablement chanté la *Rose,* et que Jean de La Taille, né l'année même où parut le recueil de Rus, a composé, pour plaire à sa cousine, Rose de La Taille, un *Blason de la Rose,* dont on a surtout retenu ce refrain :

J'aime sur toute fleur desclose,
A chanter l'honneur de la rose.

Un autre poète de nos contrées, Jean Costabadie (de Tonneins), a chanté la rose, en vers latins, au dix-septième siècle (*Johannis Costabadii Tonensiensis epigrammatum liber primus;* Sedan, sans date, p. 10). La pièce intitulée : *Rosæ epigramma* se compose de trente-deux vers et me paraît fort jolie.

([3]) On sait combien, à partir du milieu du règne de François Ier, furent à la mode ces éloges et ces satires que l'on nommait *blason* et *contre-blason,*

Je ne voudrais pas trop insister sur le mérite des *Œuvres* de Jean Rus, mais qu'il me soit au moins permis de dire que, parmi les poètes ses contemporains et même ses successeurs, j'en connais quelques-uns dont les livres, réimprimés de nos jours, ont été très loués, très fêtés, et qui n'ont eu cependant ni autant de pureté dans leur langage, ni autant de fraîcheur dans leur imagination, et pour passer des choses générales aux choses particulières, ni autant d'esprit dans leurs vers badins, ni autant de grâce dans leurs vers amoureux.

genre déjà cultivé dans le siècle précédent par Guillaume Alexis, Roger de Collerye, Guillaume Coquillart, Gringore, etc. A la suite de Clément Marot, les poètes les plus distingués ne dédaignèrent pas de se livrer à ces jeux d'esprit, sur lesquels on peut voir le *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, de M. Sainte-Beuve (p. 33), la *Vie de Clément Marot,* par M. Charles d'Héricault, en tête de l'édition de 1867 (Paris, Garnier) des *Œuvres* de ce poète (p. CI, CII), etc. Un grand nombre de ces blasons et contre-blasons ont été recueillis par Lenglet Du Fresnoy (t. I de son édition des *Œuvres* de Clément Marot; La Haye, 1731, in-4°, p. 503-583), par Méon (*Blasons, pièces anciennes,* etc.; Paris, in-8°, 1807), par un anonyme, qui a réimprimé (Amsterdam, 1866) les *Blasons anatomiques du corps féminin, ensemble les contre-blasons,* etc., publiés à Paris par Charles Langelier, en 1550. Dans aucun de ces recueils ne figure le *Contre-Blason du Nez.*

LES OEVVRES DICTEES

PAR IEHAN RVS,

Bourdeloys, ez ieux flo-
raulx à Tholoze.

Le Blason de la Rose.
Le Blason du Puys.
Le Contreblason du Nez.
Vng triste Chant en uers Lyricques.
Epigrammes.
Les douze Labeurs d'Hercules.
Epistre au nom de Monsieur le Daulphin de France.
Chant Royal, par lequel la fleur de l'Esglantine fut gaignée à Tholoze.

Nouuellement Imprimé à Tholoze par
Guyon Boudeuille.

AVEC PERMISSION DE LA COVRT
de Monsieur le Seneschal de Tholoze.

Epigramme (1) *de Pierre Gilabert, Tholozain* (2), *à Jehan Rus, Bourdelois.*

Communement on n'adjouste pas foy
Au jugement qui provient des amys,
Mais touteffois celluy qu'ay faict de toy
Sera receu, voire à tes ennemys.
Ce que j'ay dict, c'est que doibs estre mys
Au rang de ceulx qui ont nom immortel :
Mais je suis seur que ton ouvraige est tel
Que j'en seray d'un chascun advoué,
Voire estimé ton ennemy mortel,
Quand je ne t'ay davantaige loué.

(1) *Épigramme* est pris ici dans le sens antique de petite pièce de vers, dans le sens qui lui est donné sur le titre d'une traduction qui obtint beaucoup de célébrité : *Anthologie, ou recueil des plus beaux epigrammes grecs, pris et choisis dans l'Anthologie grecque, mis en vers françois par* PIERRE TAMISIER (Lyon, Pillehotte, 1587, in-8°). En 1540, il n'y avait pas longtemps que Lazare de Baïf avait introduit dans notre langue les mots *épigramme* et *élégie*. (Voir Joachim du Bellay, *la Defense et Illustration de la langue françoise*, Paris, 1549, in-8°.)

(2) C'est au même personnage qu'Olivier de Magny adressa une ode : *A Pierre Gilbert, Tholosan* (f° 100 du recueil intitulé : *Les Odes d'Ol. de Magny, de Cahors en Quercy;* à Paris, chez André Wechel, rue Saint-Jean-de-Beauvais, à l'enseigne du cheval volant, 1559, in-8°). — Un de nos plus célèbres bibliophiles, M. Prosper Blanchemain, a rendu à tous les lettrés le service de donner une nouvelle édition des *Odes* et des autres poésies d'Olivier de Magny, devenues excessivement rares (Turin, Gay, 1869-70).

Pierre Aubert, de Marmande, en Agennois, au lecteur.

Gascoigne estoit jadiz pour sterile tenue,
Mais Ausone survint, qui luy donna tel bruit,
Que son nom quant et quant vola jusqu'à la nue.
Mais quoy ? (las!) elle estoit de rechef revenue
Au premier poinct : mais Rus en sort, par lequel fruict
Encore volera plus hault qu'oncq ne fut veue [1].

(1) Aubert a-t-il copié les vers latins de Boyssonné? Boyssonné a-t-il, au contraire, imité les vers d'Aubert?

ŒUVRES

DE

JEAN RUS

Epigramme regraciatif (1) (suyvant la coustume) à Messieurs le Chancellier et Maistres de la poësie françoise, pour la fleur de l'Esglantine qu'ilz avoient adjugée à Jehan Rus.

Ez jeux derniers, vous me feistes present
D'une des fleurs : je croy, la plus mignonne.
Je vous en dy grand mercys à present,
Et, pour icelle, une aultre vous en donne (2),
Laquelle n'est touteffois pas si bonne,
Si belle à l'œil, ne si bien atournée (3)
Que celle-là qui me fut ordonnée (4) :
Mais quoy? Aussy s'elle avoit la valeur,
Je pourrois dire : Ils ne m'ont pas donnée,
Ains n'ont rien faict que me prester la leur.

(1) On trouve dans Froissart *regracier* pour remercier. On sait que le mot épigramme est resté, jusque dans le dix-septième siècle, « mâle et femelle, » comme disait Guez de Balzac.

(2) La pièce, qui va suivre, intitulée : *Blason de la Rose.*

(3) Parée. Le mot *atourné* est encore dans La Fontaine. Nous n'avons plus que le mot *atours.*

(4) Assignée. *Ordonner,* en termes de finances, c'était mander à un trésorier de payer une certaine somme.

BLASON DE LA ROSE.

Mette qui vouldra ses espritz
A louer l'œillet par escriptz;
Mette qui vouldra sa pensée
A descripre aussi la pensée;
Mette qui vouldra son pouvoir
A faire honneur et loz (1) avoir
A l'esglantine ou violette;
Qui voudra son stile aussi mette
A blasoner ce beau soulcy :
Quant à ma part, je n'ay soulcy
Que de louer surtout la rose;
Car je nomme quelque autre chose,
En parlant d'elle et sa vigueur (2),
Qui me resjouist tout le cueur :
C'est le nom de madamoyselle,
Qui tout ainsi qu'elle s'appelle,
Non pas s'appelle seullement,
Mais me conforte tellement (3).
Sus doncques, rose tant jolye,
Il faut que voz vertus je dye;
Mais je ne veulx pas obblier
De plustost fort vous supplier
Que ne soyez pas tant ingrate
Que du loz qu'en ce lieu je tracte (4)
Et qui partout de vous s'espart (5)
Madame n'aye quelque part.

(1) De *laus*, louange. Qui ne connaît les vers de Clément Marot à François Ier :

Si vous voulez, à payer ce sera
Quand votre loz et renom finira.

(2) Pour fraîcheur, pour éclat. *Herbæ rore vigentes* (Lucrèce).

(3) Semblablement.

(4) De *tractare*, traiter.

(5) *Espartir*, partir de.

Rose doncques, rose vermeillè,
Rose qui n'a fleur sa pareille,
Soit en odeur, soit en beaulté,
Rose, de qui la nouveaulté
Faict venir, à ce mois de may,
Le cueur des amoureux tout gay,
O rose odorante et sucrée,
O rose à Venus consacrée,
O rose, je dy rose saincte,
O rose, que Venus a taincte,
Taincte de quoi ? non de rosette [1]
Ou autre couleur vermeilette,
Mais, pour monstrer vostre valeur,
De son sang vous bailla couleur :
Encor dict on, et je le pense,
Que par votre grand' excellence
La deesse tant belle et coincte [2]
Fut jadiz fort blessee et poincte,
Parce qu'en courant ell' avoit
Marché ce que son pied debvoit
Non seullement point ne toucher,
Mais aulcunement n'approcher;
O rose doncq tant precieuse,
O rose à chascung gracieuse,
Rose qui si grand odeur rend
Que l'air tout à l'entour y sent,
Tellement, que chascung qui passe
Ung si grand plaisir y amasse,
Qu'il est tout ravy et pense estre
Dedens ung paradis terrestre,

Rosette, dit le *Dictionnaire de Trévoux*, terme de peinture et d'impri-
. Encre rouge dont on se sert particulièrement dans les imprimeries
marquer les titres de rouge.
Mignonne, bien ajustée, agréable. On appelait autrefois *cointise* un
élégant et léger. Voir le *Glossaire* de Du Cange, (*verbo : Cointises*).

Ou bien ès Champs Elysiens;
Rose jadis des anciens
Tant cherie et tant honorée,
Voire comme un Dieu adorée (1);
De qui les Nymphes tant propices
Et les Deesses font delices :
L'une en tist (2) ung beau chappelet (3),
L'aultre en bastist ung ramelet (4),
L'aultre, ung bouquet, une couronne,
Qu'à son amy puis elle donne;
Mesmement Venus ne fault pas
De prendre à cela ses esbas,
Et en presenter bien souvent
A son Mars, qui la va suyvant :
Brief, tous les Dieux qui sont es cieulx
De vous avoir sont soulcieux,
Tellement que Phebus le beau
En a couvert tout son manteau,
Son chariot et son palais :
Et Aurore aussi n'a jamais
Aultre robe, ne couverture :
D'aultre costé, le Dieu Mercure
En a son sein tousjours fourni
Et le caducée garni :
Et voila la raison patente,
Quoy que la poesie en chante,
Pourquoy toute chose il endort :
Car la bonne odeur qui en sort
Rend si fort la chose assovie,
Qu'incontinent vient une envie

(1) Il faut remarquer que la pièce de Rus est antérieure à la publication des odes d'Anacréon, par Henri Estienne.

(2) De *texere*, tisser.

(3) Diminutif de chapeau. *Chappelet* est ici synonyme de guirlande.

(4) Petit rameau. Mais ici Rus donne à ce diminutif le sens du languedocien *ramelet*, bouquet.

De doulx someil. O rose belle,
Rose, sur l'œuvre naturelle,
Rose qui ez Dieux tant agrée,
Que Juno vous porte en livrée :
Non pas vous, vous estes trop digne,
Mais vostre couleur tant benigne :
Et de cela, s'il est besoing,
Iris nous en sera tesmoing;
Rose que Jupiter tant ayme
Qu'il vous porte tousjours luy mesme
Dessus son chief, dedens sa main,
Voire tout son lict en est plain,
Et dict on qu'il vous a choisie
Pour en faire son ambrosie;
O rose doncq, la fleur des Dieux,
Rose qui contentez mes yeulx,
Mes yeulx, mon cueur, ma volunté :
Brief, je me sens tant contenté,
Quant vous voy seullement de loing
Que je perdz toute cure (1) et soing.
O rose plaisante et poupine (2),
O rose entournée d'espine,
Ainsi qu'un Roy est de sa garde,
A celle fin qu'elle vous garde
Et pour nous demonstrer à tous
Que chose tant digne que vous
Ne peut ny ne doibst estre acquise
Que grande peine n'y soit mise.
Aussi pouvons-nous bien cognoistre
Lorsque vous commencez a naistre

(1) De *cura*, souci.

(2) Le *Dictionnaire de l'Académie* et le *Dictionnaire de Trévoux* donnent à *poupin*, *poupine*, cette signification : « qui est d'une propreté affectée. » Pierre de Cornu (*Œuvres poétiques*. Édition de M. Prosper Blanchemain, Turin, Gay, 1870, p. 16) a dit :

L'yvoire delicat de sa popine joue.

Que toutes choses excellentes
Sont à venir tardes et lentes :
Car premier ung boutonnet verd
Dedens soy vous tient à couvert
Tout un long temps, secretement :
Et, affin de plus seurement
Vous pouvoir garder et deffendre
Contre ceulx qui vous vouldroient prendre,
Le bout qui ferme la closture
Est en façon de poincte dure,
Pour poingdre et blesser celluy-la
Qui vous vouldroit oster de la.
O qu'on pourroit bien dire alors :
Voila le coffre des tresors !
Après, au bout de quelqu'espace,
Il nous monstre un peu vostre face
S'entr'ouvant, petit à petit,
Qui faict venir grand appetit
A ma main de courir dessus,
Pensant veoir ung bouton de ceulx
Que ma Dame monstre au matin
Quand elle accoustre son tetin :
Pour le moins, chascung vous estime
Quelque rubi de grand estime
Dedans ce bouton enchassé.
Puys, après quelque temps passé,
Pour encor plus tout esjouyr,
Vous venez à espanouyr,
Et peu à peu par tout espandre
Vostre fueille vermeille et tendre [1],
Vostre fueille, aussi vostre odeur,
Vostre beaulté, vostre splendeur,
Vostre ce que tant on admire,
Vostre ce que je ne puys dire :

[1] Cf. *Anthologie latine*, liv. III, ép. 290 et suiv.

Ny cela, ny ung aultre poinct :
A sçavoir mon, si l'on est poinct
En tresgrand doubte, si vous estes
La rose ou l'une des planetes;
Touteffois, je sçay bien cecy
Que ce naistre et ce croistre ainsi,
Finablement ce parvenir,
Me font de l'amour souvenir
Que tout ainsi, ne sçay comment,
Se cache au cueur premierement
Et puis se monstre peu à peu,
Faisant tousjours croitre son feu,
Jusqu'atant qu'à la fin il vient
Au bout du desir qui le tient.
Rose doncq à l'amour semblable,
Rose touteffois plus fiable :
Car en amour souvent on voyt
Quelque chose qui nous deçoipt,
Mais en vous on ne trouve rien
Qui ne soit tout pour nostre bien,
Et qui plus est, n'estoit vostre ayde,
Dont Amour incessamment s'ayde,
J'ose bien dire et asseurer
Qu'il ne pourroit guieres durer;
Car vous allegez les tourmentz
Qui destruiroient tous les amans,
Leur donnant tousjours esperance
D'avoir quelque foys jouissance
Du bien qui cause leur destresse.
O quel plaisir! quelle liesse!
Quelle medecine et confort!
Quand celle que j'ayme si fort!
Vers moy quelque foys vous envoye.
Certes, je reçoy une joye,
Laquelle on ne me donneroit,
Quand Roy on me coroneroit.

L'un coup, vostre pied est lié
D'ung cheveul blond et delié,
Blond, et de couleur plus dorée
Que ceulx de Venus Cytherée.
Laultreffois, est lié d'ung fil
D'or de Chypre fin et subtil,
Subtil, et bien affaçonné
De la main dont il est donné.
Après, il est ung aultre jour
Garny de perles tout autour,
De perles belles et luisantes
Qu'elle y mect de ses mains plaisantes,
Et quelque foys je treuve encor
Dessus la fueille, en lettre d'or,
Escript le surnom de mamye
(Car la fleur mesme signifie
Son propre nom); et quelque fois
Elle y paingt de ses propres doigts
Ung cueur, d'une fleche entamé,
Ou d'ung feu dedens enflammé,
Me voulant par cela descripre
L'ennuy qui pour moy la martyre.
Or songez doncq par vostre foy
Combien lors de bien je reçoy,
De soulas, de plaisir et d'aise:
J'adore la fleur, je la baise,
Et la baisant souvent je pasme,
Cuydant que je baise ma dame,
Qui rend toute pareille alleine;
Brief je prendz (je croy) plus de peine
A luy faire une chere bonne
Que si c'estoit Dieu en personne.
Puys avoir faict grand compte d'elle,
Soubdain j'en envoye une telle,
Voire plus belle, si je puys,
A celle de qui tout je suis :

Or voyez doncq comme à tous deux
La Rose nous tient amoureux,
Et comment souvent nostre absence
Par elle est rendue presence.
O Rose doncq, qui faict l'amour,
Rose qui l'augmente tousjour,
Jusqu'atant qu'elle est consommée,
Et là, la tenez enfermée
D'une chaine tant bonne et forte
Qu'il n'est possible qu'elle en sorte;
Rose, qui toute divine est,
O Rose, au meillieu de qui naist
Ung boutonet jaulne et sentant,
Autour duquel va voletant
Une belle petite mousche
Qui de son bec souvent le touche,
Prenant de la fleur tout exprès
Pour en faire du miel après;
Ou c'est Amour, pour mieulx parler,
Qu'on voyt autour ainsi voler
Cuidant veoir le bout de son traict
Que dedens la rose il a traict,
Ou pour y prendre son soulas [1]
Quant il se sent fasché et las;
Ou, pour mieulx dire, à mon adviz,
Ses espritz sont si fort raviz,
Quant il vous voyt si belle et fresche
Qu'il n'a soulcy d'arc ny de flesche,
Fors de tousjours avecq vous estre,
Et de vous baiser se repaistre.
Voyla pourquoi Venus, sa mere,
Voyant qu'il ne vouloyt plus faire
L'office duquel il est dieu,
Vous a desdiée en son lieu.

(1) Joie, plaisir.

O Rose doncq, qui faict aymer,
Rose qu'on ne peult estimer,
Rose dessoubz qui les neuf Muses
Vont jouer de leurs cornemuses,
Faisant de vous leur cabinet
Tant bien flairant et poupinet,
Et Pallas de ses propres mains
N'en a pas aussi basti moins;
O Rose de qui la naissance
Faict prendre à tout resjouyssance :
Mesmes les oysillons des boys,
Le monstrent à leurs doulces voix,
Degoisant beaulx et divers chantz :
Et tous les arbres et les champs,
A vostre advenement joyeulx,
Ouvrent incontinent leurs yeulx
Pour admirer si bel ouvraige,
Voire pour vous porter homaige
Ainsi qu'a la plus noble fleur;
O Rose de qui la liqueur
En doulceur passe le doulx miel,
Le basme [1] et la manne du ciel;
Rose, en qui tout mon bien repose;
Rose, laquelle on tient enclose,
D'une muraille bien exquise,
De craincte que vous soyez prise,
Du beau jardrin où vous naissez :
Touteffois ce n'est pas assez :
De vous garder en telle sorte,
Mais on debvroit mettre à la porte
Quelque grand Dragon furieux,
Plus vigilant et curieux,
Je dis plus, sans comparaison,
Que cil qui gardoit la toison

(1) Baume.

Ou le fruict d'or, voire qu'Argus
Qui eut cent yeulx si tresaguz (¹);
O rose doncq tant estimable,
O rose à chascun admirable,
O rose de tout bien douée,
Rose touteffois mal louée
Par mes escriptz : mais qui vouldroit
Dire de vous ce qu'il fauldroit,
Non pas dire jusques au bout,
Mais une partie du tout,
Seroit trop de temps consumer,
Voire espuyser toute la mer :
Quant à ma part, tant plus j'y songe
Tant plus au gouffre je me plonge,
Auquel touttesfois je me treuve
Plus à sec que Tantale au fleuve,
Qui meurt de soif. Si je n'ay doncq
Descript si haulte chose au long,
Je n'en doibs poinct estre reprins :
C'est assez l'avoir entreprins (²).

BLASON TANT DU PUYS, QUE D'UNE DAMOYSELLE AINSI NOMMÉE.

Puys de beaulté, puys de plaisance,
Puys, le plus joly puys de France,
Puys de vertu, puys de noblesse,
Puys duquel il provient sans cesse
Doulceur et toute humanité;
O puys plain de divinité,
Puys, non pas puys, mais source digne
D'estre fontaine Caballine (³);

(¹) Aigus, perçants.

(²) J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.
LAFONTAINE.

(³) Allusion à la fontaine d'Hippocrène, que Pégase fit jaillir d'un coup de pied. Perse a dit (*Prologue*, v. 1) : « *Nec fonte labra prolui caballino.* »

Puys tant mignon, puys tant bien faict,
Puys duquel (je croy) bruyt on faict
De l'Occident jusqu'au Levant;
Puys où je vouldrois cheoir souvent,
Non seullement cheoir souvent, mais
Y demeurer à tout jamais;
Puys attirant, puys amiable,
Puys assez beau et delectable
Pour faire envie à tous les Dieux;
Puys où je vouldrois beaulcoup mieulx
Coucher qu'au plus beau lict du monde;
Puys delicat, puys nect et munde (1);
Puys auquel je ne craindrois pas
De prendre souvent mon repas;
Puys ne trop grand, ne trop petit;
Puys qui donnes grand appetit
A un chascun de te povoir
A tout le moins une foys veoir;
O puys doulx, o puys savoureux,
Puys de qui tous sont amoureux,
Puys auprès de qui faict mieulx estre,
Je croy, qu'en paradis terrestre;
Puys, non pas puys, mais pour le seur,
Profond abisme de doulceur,
Où Muses, Phœbus et Pallas
Vont souvent prendre leur soulas;
Puys odorant, puys plein de basme,
Puys pour lequel souvent je pasme :
Mais quoy? la liqueur qui en sort
Me gueriroit, feusse je mort;
Puys, gentil puys, puys tant souef (2),
Puys duquel tout le monde a soif,
Mais il n'est pas permis à tous

1) Pur, net, opposé à *immonde*.
2) « Ce mot est vieux. Dites *souave*. » (*Dictionnaire de Trévoux*.)

D'en approcher, car tous les coups
Pour en taster, vertu saint George,
On s'y feroit copper la gorge ;
Puys, non, mais de tout plaisir lieu,
Puys, non, mais chief d'œuvre de Dieu ;
Puys de tresor, puys de richesse,
Puys plain de tout bien et lyesse :
Maulgré Mahom (1), dont je ne puis
Puyser de l'eau dedans ce puys.

CONTRE-BLASON DU NEZ (2).

Seigneurs, qui le nez blasonnez,
Et tant de beaulté luy donnez,
Ne vous desplaise, si je prens
Le contraire, et si j'entreprens
D'en montrer un dix fois plus laid
Que beau le vostre n'avez faict ;
Non pas que je soys si sotard
De cuider plus sçavoir en l'art,
Mais parce que tout bien compté,
J'ay plus à dire en mon costé,
Et tant, que bien petit s'en fault
Que je ne crye icy fort hault
Contre nature, de quoy forme
Chose si laide et si difforme ;

(1) Abréviation du nom de Mahomet. — Le sens est : *Maudit soit Mahomet, de ce que je ne puis*, etc.

(2) On connaît deux blasons du *Nez*, un par un poète qui a adopté le pseudonyme de J.-N. Darles (N° 12 de la réimpression de 1866), un par Eustorg de Beaulieu (N° 20 *ibidem*). On peut rapprocher cette pièce des vers italiens de Lodovico del Dolce, *Capitolo del Nazo* (p. 356-358 du tome I du Recueil, 1771, in-8°, intitulé : *Il primo libro dell' opere burlesche del Berni, del Casa, del Varchi, del Mauro*, etc.). Citons encore un douzain satirique anonyme, intitulé : *Épitaphe d'un Nez* (p. 209 de la 2me partie du Recueil de Sercy : *Poésies choisies*, 1662, p. 209).

Mais je croy que vouloit à l'heure
Faire un chief d'œuvre de laidure,
Et, affin que mieulx m'en croyez,
Je suis d'adviz que le voyez.

Ça, maistre nez, venez avant,
Presentez vous icy devant :
On veult contempler vostre grace;
Ça doncq, beau nez, couvert de crasse,
D'un doigt d'espaiz, ça, nez infaict,
Nez tant ort [1] et tant contrefaict,
Que tu ferois peur aux enfants,
Voire grand horreur aux plus grandz;
Nez plat, nez large et accaché,
Nez gros au bout et rebouché,
Plus rebouché que le museau
D'une pantoufle ou vieulx hoseau;
Nez tropt plus qu'escarlate rouge,
Nez qui jamais d'ung pqt ne bouge,
Tant qu'une seule goutte y sent;
Nez de qui l'umbre seullement
Faict tarir le vin d'une tasse,
Voire des caves où il passe :
Ou que tu n'es je sçay bien où,
Pour faire cheville à ung trou.
Nez de gros rubiz couroné,
Nez de saphirs environné,
Non pas de saphirs beaux et clairs,
Mais que font les vins blancs et clairs,
Par lesquels tu as de coustume
De rendre tousjours apostume;

(1) Ord, sale, puant, de *sordidus*, selon Nicot. D'*ord* est venu *ordure*. On s souvient des vers de Pibrac contre le troupeau d'Épicure (quatrain XXI :)

Et du limon des sales voluptés,
Il se repaist comme une orde grenouille.

Nez roigneux doncq, nez plain de galle,
Nez villain, nez puant et salle,
Je dy plus puant mille fois
Qu'une charoigne de trois moys;
O nez fendu, nez tant ouvert,
Qu'on y peult veoir à descouvert
Jusques au milieu de la teste,
Nez plus ord et plus deshonneste
Qu'ung cul de vieille mule, alors
Qu'elle le jecte tout dehors;
Nez, non pas nez, mais une couille
D'un vieulx belier, ou une andouille;
Nez detestable, nez pourry;
O qu'ung vieulx mastin, mal nourry,
S'en feroit une bonne gorge,
Qu'au monde n'a chien, ne corbeau
Qui mangeast si puant morceau;
O nez monstrueux, nez infame,
Nez qui deshonore et diffame
Toute la beauté du visaige,
Voire de tout le personaige;
O le laid nez, o nez immunde,
Nez, le plus ladre nez du monde,
Nez, non, mais gros bout de massue,
Nez qu'on oyt ronfler d'une lieue,
Nez de qui le son et la voix
Resemble un grand villain hault-bois;
Nez, non pas nez, mais grand caverne,
Plus orde que le trou d'Averne,
De qui l'odeur puoit si fort,
Que maint oyseau en tumboit mort (1)

(1) *Quam super haud ullæ poterant impune volantes*
Tendere iter pennis : talis sese halitus atrit
Faucibus effundens supera ad convexa ferebat;
Unde locum Graii dixerunt nomine Avernum.
VIRGILE, *Énéide*, VI, 239-242.

O nez morveux, nez qui degoutte
Incessamment, non goutte à goutte,
Mais qui rend tousjours demye aulne
De morve blanche, verte et jaulne,
Laquelle souvent on voit cheoir
A table et dessus le tranchoir,
Au plat, au verre et en la couppe,
Voire mesler avec la souppe :
O que tu es coinct et poly
Pour baiser quelque corps joly!
Pour faire brief, quand je te voy,
Je ne croy point que ce soit toy,
Ains cuyde que ce soit un songe;
O nez, je faulx, c'est une esponge,
Laquelle, qui bien estraindroit,
Plus de trois pots de vin rendroit;
Nez sur toute chose execrable,
Nez qui feroit peur au grand diable,
Fuy t'en d'icy, car j'ay envie
De te donner dessus le groing,
D'une pantoufle ou bien du poing,
Ou tu recepvras pour le moins
Une nasarde de mes mains.
Mais qu'ay-je dit? vertu de moy!
Qui diable toucheroit à toy?
Non pas seulement te toucher
Mais qui t'oseroit approcher?
Je m'esbahiz bien fort encores
Que le cueur ne me default ores,
Quant de toy je diz tout cecy.
Fuy t'en au diable hors d'icy (1)!

(1) Je supplie ceux qui seraient scandalisés de la grossièreté et du cynisme des expressions employées dans cette pièce, de vouloir bien se souvenir des descriptions plus *réalistes* encore faites par les auteurs de divers contre-blasons, et notamment par Clément Marot lui-même (p. 273 de l'édition de M. Charles d'Héricault). Je ne veux pas justifier mon poète; je cherche

TRISTE CHANT D'UNE DAME, LEQUEL ON JOUE SUR LE LUTH.

Fault il que mette en escript,
Fault il qu'à tous je revelle
La douleur de mon esprit,
Et ta cruaulté nouvelle?

Parler ne puis de mes maulx,
Sans souffrir peine trop grande;
Celler ne puis ton cueur faulx,
Sans que le mien ne se fende.

Trop mieulx vouldra touteffois
Qu'en me complaignant j'endure,
Que par moy cellé tu sois
Et qu'en te cellant je meure.

Cesse, Phyllis (1), ta douleur;
Cesse ta complainte, Œnone (2):
Au regard de mon malheur,
Vostre fortune est trop bonne:

Voz deux amys seulement
Vous osterent leur presence,
Mais le mien cruellement
Me tormente en son absence.

Compteray je les ennuys,
Compteray je la destresse
Qu'il me donne jours et nuictz,
Qui nuict et jour tant me presse?

seulement à l'excuser : il cédait ici à l'entraînement du temps et de l'exemple.

(1) Fille de Lycurgue, roi de Thrace, qui, abandonnée par Démophoon, fils de Thésée, se pendit de désespoir. Voir dans les *Héroïdes* d'Ovide l'épitre II, intitulée : *Phyllis Demophoonti.*

(2) Nymphe de Phrygie que l'inconstant Pâris aima avant d'enlever Hélène. La cinquième des *Héroïdes* d'Ovide est adressée par Œnone à Pâris.

Plustost la mer je boirois,
Plustost nombrerois l'areine ([1]),
Que la moitié ne dirois
De mon mal et de ma peine.

La montaigne d'Eolus ([2])
Dedans soy tous les ventz garde :
Et moy des maulx dissolus
Suis longis ([3]), prison et garde.

Souvent la montaigne sent
Les ventz sortir de son ventre :
Mais tousjours enmy ([4]) recent,
Au contraire, en mon cueur entre.

Ainssi que tout puissant corps
Tire au centre de la terre,
Regretz, ennuys et discordz,
Ainssi me viennent tous querre ([5]).

Comme on veoit, dedens la mer,
L'ung poisson de l'aultre naistre,
Tout ainssi l'ung dueil amer
Dedens moy l'autre faict croistre.

Comme on veoit au ciel de prez
Les estoilles attachées,
Ainssi sont peines, regretz
Et douleurs en moy fichées.

Comme on voit gaster au feu
La matiere où il s'alume,

[1]) Les grains de sable, *arena*.
[2]) On sait que les anciens plaçaient le séjour du dieu des vents près de ôte de Sicile, dans les îles Lipari (îles Eoliennes).
[3]) Pour *logis*. Je ne trouve nulle part la forme *longis*.
[4]) Est-ce là une contraction du mot *ennemy* ? N'est-ce pas plutôt une faute npression, et ne faut-il pas lire *ennuy* ?
[5]) Chercher, *quérir*, de *quærere*.

Ainssi mon mal peu à peu
Me diminue et consume.

Comme on voit près du dangier [1]
La nef par trop agitée,
Ainssi mon mal estrangier
Près de la fin m'a jectée.

Et m'esmerveille bien fort,
Voire je treuve impossible
Que mon cueur n'est pieça [2] mort;
Veu sa peine si terrible.

Mourir je veulx et ne puys,
Et si [3] suys en vivant morte;
Je n'ay vie et vive suys,
Mort me tient, vie me porte.

Oultre le mortel soulcy
Qui pour toy si fort me serre,
La vie et la mort aussi
Font en mon cueur forte guerre.

O cueur plain de cruaulté,
O rigueur desordonnée,
O trop grand desloyaulté
Qui ma douleur m'as donnée!

D'autant qu'à l'amy loyal
La dame doibt voloir plaire,
D'autant, o faulx desloyal,
Doibs-je voloir te desplaire.

D'autant qu'on doibt obeir
A l'amy donnant liesse,

Terme de mer. Roche, écueil, bas-fond, haut-fond, à l'approche ou au ıct duquel un navire est en péril.
Depuis longtemps, « comme qui diroit : il y a bonne pièce de temps. » ›ouæ.)
Pourtant, cependant.

D'autant je te doibs hair,
D'où me vient toute tristesse.

D'autant qu'on doibt pourchasser
L'amy qui n'est variable,
D'autant te doibs je chasser,
Qui plus que vent es muable.

D'autant que cil est amy
Qui la vie à l'aultre donne,
D'autant tu m'es ennemy,
Qui fais mourir ma personne.

Ça, dy moy en verité,
Que t'ay-je faict en ma vie
Pourquoy j'aye merité
Tant de rigueur et d'envie?

Si, pour aymer plus que soy
Une personne maulvaise,
On dessert mal, je reçoy
A bon droict ma grand malaise.

Si, pour avoir mys son cueur
En la chose mal cogneue,
On dessert si grand rigueur,
Ceste peine m'est bien deue.

Si, pour faire honneur et bien
On dessert la malle grace,
Certes je confesse bien
Qu'à bon droict mon mal je passe.

Si, pour souffrir peine et dueil,
En donnant à l'amy joye,
On dessert maulvais recueil,
C'est bien raison qu'ainsi soye.

Mais si le bienfait requiert
Une recompense extreme,

Certes le mien cueur dessert
Que l'aymes plus que toy mesme.

Or ay-je à ce coup apris
La grand cruaulté des hommes :
Femmes, changeons noz espritz,
Car trop humaines nous sommes.

Helas ! c'est trop tard, helas !
Que je cognois mon dommaige :
Avant qu'estre prinse ès latz (1),
Je deusse avoir esté saige.

Or ay-je le baston faict
Par lequel je suis batue ;
Or ay-je forgé le traict
Lequel à present me tue.

Las ! pourquoy mis-je sur toy
M'amour et mon esperance,
Veu qu'aulx hommes n'y a foy,
Amour, pitié, ny constance ?

O Cupido ! cruel Dieu,
Pourquoy mis-tu ma pensee
Sur luy ? Mauldict soyt le lieu
Où l'amour fut commencée !

O douleur, o grand pitié,
O fortune malheureuse !
O jour plein d'inimitié,
O veue trop doloreuse !

O malle nativité,
Que je ne perdy la veue !
Ou bien que la deité
De Cupido fust perdue !

(1) *Laces*, nœuds, cordons lacés, de *laquei*. Nous disons encore *lacet*.

Mais de ma veue ne vient
Ceste fortune adversaire,
D'amour aussi ne provient,
Mais de ta langue faulsaire.

O langue taincte en venin,
Que ne feuz tu lors couppée,
Quand soubz ton parler benin
Je fus deceue et trompée.

O quantes fois m'as tu dicts :
« Nostre amour n'est terminée,
» Ains a pouvoir et credit
» Jusqu'à la vie finée. »

« Plustost la mer seichera
» (Disois tu) que je vous laisse ;
» Plustost le ciel tumbera
» Que nostre amour se rabaisse. »

Or tumbez les cieulx en bas!
Or soit la mer asseichée!
Mon amy ne m'ayme pas,
Ains aultre dame a cherchée.

Aer, terre, eau, feu, vengez vous
De ce cruel malefice!
Je vous prie, nyez tous
A ce trompeur vostre office.

Il m'avoit par vous juré
De garder loyaulté seure :
Le meschant s'est parjuré,
Lairrez-vous là cest' injure?

O Dieux qui voyez cecy,
Souffrez vous telle meschance?
Il vous jura tous aussi :
N'en prendrez-vous pas vengeance?

Si cecy vous punissez,
Vous faírez à tous exemple;
Au rebours, si le laissez,
Leur venin sera plus ample.

Faites ce qu'il vous plaira,
Mais je lui jure mon âme
Que de ma part il sçaura
Qu'on gaigne à decepvoir femme.

EPIGRAMMES

D'ung qui aymoit en trop haut lieu.

Le cueur ardant desire parvenir;
Le parvenir tout le desirer chasse;
Tant plus le chasse, et plus il veult venir;
Tant plus il veult, tant plus le vueil s'efface.
O fole peur, o temeraire audace!
O bonne audace! o peur tresbonne aussi!
Qu'est ce qu'amour? C'est rigueur et mercy.
La rigueur sens quant desir me martyre;
Et sa pitié je cognois à cecy,
Quant je ne veulx ce que tant je desire.

D'ung amant qui est en doubte.

L'espoir nourry en la perseverance
Et la grand foy conjointe à l'esperer
Donnent tousjours à mon cueur asseurance
De parvenir où il veult aspirer.
Mais luy pourtant ne faict que souspirer,
Comme tournant leur dire à son dommaige.

O que je craings que ce soit ung presaige
De mon malheur! Tu sçaiz bien s'il est vray.
Je te prie doncq, jecte de mon couraige
Ce fol espoir, ou la craincte que j'ay.

D'ung constant amoureux.

Voulant fortune empescher le grand bien
Que je pretendz, en languissant pour une,
Me faict hayr. Mais quoy? Elle fault bien,
Car mon bien croist, lors que plus m'importune.
Or si j'ay peu vaincre envye et fortune,
Estant hay plus qu'à mort de la belle,
Dictes, amans, est il puissance aulcune,
Qui me vainquit si j'avois l'amour d'elle?

Sur la devise d'une Dame : « J'attendz mon bien. »

J'attends mon bien, et mon bien je ne voy;
Tant moins le voy, plus je vis en l'attente;
Tant plus l'attendz, plus il s'en fuyt de moy;
Tant plus s'en fuyt, plus l'espoir me tourmente.
Fortune, helas! rendez moy tost contente,
Ou faictes tant que je n'espere rien:
J'ayme trop plus veoir ma perte evidente,
Que tant languir en attendant mon bien.

A une dame refusant d'une bonne grâce.

Ce doulx nenny [1] m'esmeut à t'estimer;
En t'estimant, force est que plus je t'ame;
En plus t'aymant, je sens plus imprimer
Dedans mon cueur l'espoir de ma grand flamme;

[1] Chacun connaît le délicieux huitain de Clément Marot :
Un doulx nenny avec un doulx soubzrire
Est tant honneste; il le vous fault apprendre.

En esperant, plus le plaisir m'enflamme;
Brief, je pretendz jouyr par ce refuz.
Si tu veulx donc bien estaindre mes feuz,
Ne nye plus ma priere et demande.
Quoy doncq! veulx tu me rendre bien confuz?
Octroye moy plus que je [ne] demande.

D'une belle amye.

Mercure, un jour, ayant ma dame veue,
Devers les cieulx roidement s'en voloit :
Il va trouver Venus parmy la nue,
Qui devers Paphe ([1]) esbatre s'en alloit.
Il entendit comme elle l'appelloit,
Mais il n'y va, croyant que ne feust elle;
Parquoy plus fort encores le rappelle :
« Je suis Venus : ne me cognois tu pas? »
— « Jan! (respond il) vous n'estes pas si belle :
» Tout maintenant, je l'ay laissée en bas. »

Aux deux freres Gilabertz.

Si je vouloys, mes freres Gilabertz,
Mettre en escript voz beaulx dons de nature,
Il y faudroit trop grand nombre de vers,
Trop long papier et trop longue escripture :
Contentez vous doncques de la lecture
De ce dixain, où n'est rien contenu
Fors qu'une crainte a ma main retenu
De vous louer; or je me vois doncq taire :
J'ayme trop plus estre couhard tenu
En cest endroict, qu'estre dict temeraire.

([1]) Paphos, dans l'île de Chypre.

D'une saige, belle et riche Dame.

Puys qu'en ma Dame est comprins tout sçavoir,
Honneur, vertu; puys qu'elle est si jolye,
Et puis qu'elle a de richesse et pouvoir
Ce qu'elle en veult, n'est-ce pas grand folye
D'aller chercher Athenes, Castalie,
Paphe, Samos et aultres lieux divers?
Poetes, doncq quand vouldrez faire vers,
N'allez ailleurs qu'avecques ma maistresse :
Là est Pallas : là Venus aux yeulx vers :
Là les neuf Seurs : là Juno la deesse.

D'ung qui demande la grace d'une dame.

L'œil et le cueur ont tel accord ensemble
Que leur vouloir ne peult estre desjoinct :
Si quelque chose à l'œil belle resemble,
Le cueur soubdain à son vouloir se joinct,
Et si à l'œil la chose ne plaist poinct
Le cueur aussi n'y mect sa fantasie;
Or le mien œil pour soy vous a choisie,
Et le cueur s'est remis à son vouloir :
Je vous supply (chere seur) me vouloir
Prendre pour vostre, ou si me refusez
Et de ce faict le mien cueur accusez,
Mauldict soit l'œil, dont il vous peult oncq voir !

Epitaphe d'un prevost de mareschaulx qu'on avoit pendu, par ce qu'il faisoit trop pendre de gens.

Il pend icy, nostre prevost. Pourquoy?
Par ce, dict on, qu'il en faisoit trop pendre.
On dict cella, mais je dictz quant à moy
Que c'est pour peu. Le voulez vous entendre?

S'il eust encor au gibet faict estendre
Celluy par qui debvoit estre estendu,
Dictes, passans, où feust on allé prendre,
A vostre advis, bourreau qui l'eust pendu?

Ung qui avoit une femme fort malicieuse, dont le surnom estoit du Soleil.

Jupiter ha le Soleil avecq soy
Et Lucifer, mais l'ung et l'aultre à part.
J'ay plus que luy, car je les ay chez moy
En un seul corps, sans en faire oncq despart.
Mais il me vainct, le grand diable y ayt part!
Car je n'ay pas, comme luy, deux grandz biens:
Premierement, il est maistre des siens,
Et si luy font grand lumiere et deduict;
Et je suis serfz, au contraire, des miens,
Et n'en ay rien que tenebres et bruit.

D'ung amant fort maigre et desfaict, à cause du maulvais traictement de s'amye.

La mort venoit avecq son dard grand erre
Pour me frapper, mais soubdain qu'elle feut
Auprès de moy, le dard luy cheut en terre,
De la frayeur que de me voir elle eut,
Et s'en fuyt le plustost qu'elle peult
Criant : « Voicy une aultre mort nouvelle. »
Or j'ay son dard et suys la mort. O belle,
Voy maintenant comment me traicteras,
Car je veulx estre ainsi que tu seras.
Si tu me riz, je vivray avecq toy :
Si ne le faiz, croy que tu sentiras
Mon dard cruel pour mourir avecq moy.

De deux amoureux en ung mesme lieu.

Ung aultre et moy aymons une pucelle,
Moy de bon cueur, et l'aultre par fainctise.

Ce fainct amy tousjours est après elle
Pour la prier que du tout m'esconduise,
Et pour certain il l'a desja conquise.
Mais de tous deux bien je me vengeray,
Car si treffort la belle serviray
Qu'auray s'amour, et quant il le verra,
De jalouzie incontinent mourra;
Et puys, luy mort, d'elle ne tiendray compte;
Dont je suys seur que vivre ne pourra,
Tant elle aura de deuil, despit et honte.

Au Roy.

Le cueur vouloit dire son esperance,
Mais elle rompt sa grande volunté,
Luy promettant de donner allegeance,
Voire du tout le rendre contenté.
Mais luy pourtant tousjours est tourmenté
Sans qu'elle fasse en rien ce qu'il desire.
Je vous supply, pourvoyez y, vous (Sire),
En luy donnant, s'il vous plaist, vostre grace,
Là gist son aise, ou là gist son martyre;
Là gist son mal, ou là gist qui l'efface.

A une Dame qui ne disoit rien quand on la pryoit d'amours.

Chascun soutient que l'ouy se declaire
Lorsque la dame au poinct d'amours se taist;
Mais je cognois en vous tout le contraire,
Car, vous taisant, dictes qu'il ne vous plaist :
Dire, non pas, mais je voy qu'ainsi est,
Joinct vostre taire à l'effect que je sens.
O dur effect qui à moy ne consens !
O cruel taire et qui ma mort pourchasses,
Quant l'esperer à tout le monde rendz,
Et de moy seul toute esperance chasses !

D'une belle Dame portant une rose en sa main.

Madame avoit une rose en sa main,
Fresche et vermeille, oultre tout aultre rose,
Tant que chascung qui la voyoit, soubdain
S'esbahissoit de veoir si belle chose.
L'ung dict qu'elle est paincte ; l'autre suppose
Que Venus l'a de rechief enrougie :
Je leur diz lors : « Amys, ne soyez mye
Tant esbahiz de ceste nouveaulté :
Elle a touché aux lebvres de mamye
D'où elle a prins sa frescheur et beaulté. »

Dieu gard à une dame venue à Tholoze pour plaider.

On prend plaisir à veoir le clair soleil
Quant par longtemps la nue l'a caché :
Ainssi est aise, en te voyant, mon œil,
Que ton absence avoit si fort fasché.
Mon cueur aussi, mort presqu' et asseiché
Par ton despart, est sain par ta venue.
O le bonheur que m'apporte ta veue !
Quel payement auras tu pour ce bien ?
Rien, fors cecy : Tu sois la bien venue
A ton proffict, encore mieulx qu'au mien.

D'ung qui ayme sans estre aymé.

Si c'est ung desplaisir d'aymer femme cruelle,
Je puis bien dire (helas !) que plaisir m'est contraire,
Car j'ayme plus que moy une dame, laquelle
Non seullement ne m'ayme, ains m'est toute adversaire.
Dictes moy doncq, amans, qu'est ce que j'en doibs faire ?
S'elle veult mon malheur, doibs je vouloir le sien ?
Je suis d'advis que non. Elle faict mon grand bien,

Car, puis que tant je l'ayme, estant mon ennemye,
S'elle m'aymoit ung peu seullement, je sçay bien
Que viendroys fol d'amour, et qu'en perdroys la vie.
Si veulx je plus mourir et que son cueur soyt myen,
Que vivre à tout jamais et qu'il ne le soit mye.

A une damoyselle Bourdeloise, nommée Gracienne de Canteloup (1).

Estant Juno soubz aultre habit presente,
Quant tu nasquiz, recogneut tout à coup
Que tu serois gracieuse et plaisante,
St tu vivois. Lors luy despleut beaucoup,
Quant ton surnom debvoit finir par loup,
Qui convient mieulx à gens cruels et fiers :
Et eust changé ce loup là voluntiers
En ung aigneau, mais, voyant que n'eust peu
M'oster le nom qui pieça t'estoit deu,
Et te venoit par lignée ancienne,
A tout le moins elle amollit ung peu
L'horreur du mot, te nommant Gracienne.

De Cathin, qui se faisoit faire ung enfant à plusieurs ouvriers.

Cil qui jadiz paignoit la belle dame
Ne prenoit pas d'ung seul corps son adviz,
Mais il prenoit le beau nez d'une femme,
De l'aultre l'œil, d'une aultre les sourcils.
Ainsi Cathin, voulant faire ung beau filz,
N'est pas d'adviz qu'ung seul homme le face,
Mais l'ung le nez, l'autre ung lopin de face,
L'aultre la bouche, ung aultre les deux yeulx;

(1) La famille de Canteloup a fourni deux archevêques à Bordeaux, Arnaud III de Canteloup (1305), Arnaud IV de Canteloup (1305-1332). Le premier des deux fut créé cardinal par Clément V, dont il était, dit-on, parent.

Brief tous ung peu : mais nul ouvrier n'y passe,
S'elle ne sçait qu'il besoigne des mieulx.

Du cueur tourmenté.

Le cueur navré la bouche supplia
Que de dangier par parolle le tire ;
Elle ne veult. Lors la main il pria
Qui luy nia pareillement l'escripre.
Il ne sceut plus que faire, sinon dire
Qu'elle le tue, et la main y consent.
Et l'eust occis, mais l'œil qui fut present,
Fondant en pleurs, les osta de ces termes,
Jurant au cueur, devant toy plorer tant,
Qu'il te rendroit amollie de lermes.

Consultation d'ung amant au dieu Apollo et la response.

« Que doibs-je dire (o Phœbus !) de mamye,
Qui rit tousjours quand je pleure et souspire ? »
— « Qu'elle seroit, au contraire, marrie
Et ploreroit s'elle te voyoit rire ! » —

De la belle Barralis (1), Tholozaine.

Miro jadiz une vacche forma (2),
Si bien au vif qu'après, quant on luy dict
S'il avoit faict ceste œuvre, il affirma,
Qu'elle estoit vive, et qu'homme oncq ne la feit :
Ainsi nature, ung jour, quant elle veit
De Barralis la face et le corsaige,

(1) Qui connaît aujourd'hui cette rivale en beauté de l'héroïne du poème de Gabriel de Minut, de Paule de Viguier, baronne de Fontenille?

(2) Une des nombreuses pièces de l'*Anthologie* inspirées par le chef-d'œuvre de Myron renferme cette phrase : « Myron lui-même dira peut-être : Je n'ai pas fait cette vache... »

Ne la cogneut pour son faict et ouvraige,
Mais dict soubdain : « Quiconque t'ayt formée,
Tu n'es mortelle, ains, selon mon couraige,
Tu es Venus en ce corps transformée. »

Comparaison du cueur d'ung amant au moucheron d'une chandelle.

Ainsi qu'on voyt estaindre au rude vent
Et puis au doulx allumer la chandelle,
Ainsi ton cueur me rend mort et vivant,
Quant il m'est doux et quant il m'est rebelle.
Or, si la mort est chose tant cruelle,
Cruelle es tu, par qui je meurs ainsi;
Et si tu dis que tu me rendz aussi
La vie après, il est vray, mais j'ay peur
Que tant mourir gaste à la fin mon cueur,
Comme le vent le moucheron consume,
Quant trop souvent il l'estainct et alume.

Une dame à son Amy qui revenoit vers elle.

Le doulx plaisir que ton retour m'amaine
Faict ma douleur augmenter grandement.
Comment cela ? Il me monstre la peine
Que recepvray à ton despartement.
O rude amour ! o cruel traictement !
O joye en dueil ! o dueil perdant ma joye !
Ne suis je pas le plus triste qu'on voye,
Puys qu'en plaisir je sens peine et tourment ?

Du Roy et de l'Empereur.

L'aigle affamé partout cherchant pasture
Veit un coq blanc, dont il fut fort joyeulx ;
Lors tend son vol droict à cette adventure
Plus roydement que la fouldre des cieulx.

Desia l'avoit de son cueur et des yeulx
Demy mengé, mais il fut bien deceu :
Car il y fut si fierement receu,
Que de fouyr à la fin eut grand joye ;
Et desormais sera bien mal repeu,
Quant du coq blanc il vouldra faire proye.

D'une cruelle Dame.

On voit par temps chevaulx fiers et terribles
Souffrir la selle, et ronger bride et mors;
Toreaulx aussi fort puyssans et horribles
Se laisser prendre et lier par les cors :
Brief, tigres, cerfz, lions cruels et fors,
Tout, à la fin, avec le temps se renge.
Mais ma maistresse en rien son cueur ne change,
Ains tous les jours vient plus rude à ses serfz :
N'est elle pas plus saulvaige et estrange
Que les toreaulx, lions, tigres et cerfs ?

Ung qui ne vouloit plus composer.

Jadiz Sapho, de musicque lassée,
Rendit sa harpe à Phebus et sa lyre ;
Dedale aussi, quant eut la mer passée,
Luy feit present de ses aesles de cire :
Je veulx aussi mainctenant de moy dire,
Quant de rithmer je suys fasché et las :
« O Apollo, o Muses, o Pallas,
» Voyla vostre art, mesure, rithme et muse :
» Je vous rendz tout : il n'est plus temps (helas !)
» Il n'est plus temps qu'à cella je m'amuse. »

A ung ami absent.

Mon œil requiert grandement à te voir,
Et de t'ouyr l'oreille fort desire,

Mais nul des deux ne peult moyen avoir
De parvenir au desir qui le tire :
Parquoy le cueur griefvement en souspire,
Voyant qu'il pert le bien qu'il esperoit;
Et si ne sçay que plus fort il feroit,
N'estoyt la main qui luy donne esperance
De faire tant, pour le moins, qu'elle auroyt
Par ses escriptz des tiens la jouyssance.

A une dame cruelle, delaissée.

Ta cruaulté plus que desordonnée
M'a faict heureux maulgré sa volunté ;
Car, te quictant, j'ay mon amour donnée
En plus beau lieu et de plus grand bonté,
Dont je me voy si tresbien contenté ;
Que vueille ou non, il fault que je t'en ame :
Car en santant la douceur de madame,
Et comparant ton cueur avecq le sien,
Tant il s'en fault que ta rigueur je blasme,
Que je confesse avoir d'elle mon bien.

A maistre Pierre Merchadier de Besse, licencié ez droictz.

De t'estrener comme m'as estrené,
Frere et amy, je n'en ay le pouvoir ;
Car je ne suys dessoubs cet astre né
Qui donne ez cueurs tel engin et sçavoir.
Si tu n'as doncq recompense au debvoir,
N'en blasme rien fors ma seulle naissance ;
Car, si tu veulx le desir recepvoir,
Tu recepvras plus que de recompense.

D'ung qui estoit traicté plus cruellement, après avoir eu la grace d'une dame qu'auparavant.

L'espoir jadiz me tenoit en langueur,
Me remonstrant le proffict de la grace ;

Mais, arrivé le desir de mon cueur,
Pour le grand bien double douleur j'amasse :
Helas! Amour, voy au mal que je passe!
Faiz moy sentir ung plus doulx traictement,
Ou donne moy, par mort, contentement.
Tu feras l'ung en m'ostant l'esperance,
Et l'aultre aussi, me donnant seulement
Ung tel espoir en mesme jouyssance.

A Monsieur Coras, docteur-regent de Tholoze (1).

Puys qu'il vous plaist me mettre en voz escriptz (2),
Et me donner louenge oultre mesure,
Je vouldrois bien employer mes espripts
A vous louer dedens mon escripture.
Mais qui dira les vertus dont nature
Vous a pourveu? Or doncq, ma main, cessez,
Ne vous allez en l'abisme plonger!
Et vous, mon cueur, je vous prie, pensez
Qu'on ne pourroit sa louenge songer.

A la Royne de Navarre (3).

Les Dieux jadis donnerent à Pandore
Chascung son don pour rendre un corps parfaict :

(1) Jean de Coras, un des plus célèbres jurisconsultes du seizième siècle, né à Toulouse en 1513, fut professeur de droit à l'Université de cette ville, chancelier de la reine de Navarre, conseiller au Parlement de Languedoc, et fut massacré par quelques écoliers toulousains, comme protestant, le 4 octobre 1572, puis pendu avec sa robe longue à l'orme de la cour du palais.

(2) Jean de Coras fut un auteur précoce, comme on le voit par la mention faite ici de ses écrits, lorsqu'il avait à peine vingt-sept ans. Du reste, il avait professé le droit dès l'âge de dix-huit ans. Le premier ouvrage de Coras qui ait été imprimé est un commentaire (en latin) sur les substitutions (1540), qui a été inséré dans le recueil de ses travaux sur le droit civil (Lyon, 1556-58, in-f°).

(3) Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, duchesse d'Alençon,

Semblablement nous pouvons bien dire ore
Qu'en vous (Madame) ils en ont autant faict,
Ou, pour le mieulx, disons que c'est un faict
D'un seullet Dieu qui vous a decorée,
Tant, que Pandore est un ouvraige infaict (¹),
Si avecq luy vous estes comparée.

A une Dame cruelle.

Puis que du tout mon cueur vous ay donné
Et qu'avec vous il se loge et demeure,
Helas mon Dieu ! je suis bien estonné
Qu'il ne pourvoyt au grief mal que j'endure.
Mais je sçay bien pourquoy m'estes si dure :
Comme l'oyseau, ayant changé de caige,
Pour quelque temps obblie son ramaige,
Puis le reprend, semblablement mon cueur
N'a point reprins encore sa vigueur,
Ce qu'il fera, puis me sera benin ;
Ou s'il ne l'est, o corps plein de rigueur,
Qui fait changer ma doulceur en venin !

D'une damoyselle qui jouoit d'un luth, au poinct du jour.

Au poinct du jour j'entendiz ma mignonne
Jouer d'ung luth, mais sçavez vous comment?
D'ung tel accord, d'une grace tant bonne,
Qu'impossible est jouer plus doulcement ;
J'euz lors au cueur grand esbahissement :
Non du beau jeu, mais dont elle veilloit,
Lors que chascun voluntiers someilloit.
Mais j'avois tort de la croire endormie :

puis reine de Navarre (janvier 1527 — décembre 1549). De tous les vers composés en l'honneur de Marguerite (je n'en excepte pas même ceux de Marot), ce sont là peut-être les plus gracieux.

(¹) *Infectum*, inachevé, imparfait.

Car veu qu'elle est toute esprit, il falloit
Qu'elle veillast, car l'esprit ne dort mie.

A ung cruel amy absent.

Pour augmenter les complainctes et criz
Que nuict et jour me cause son absence,
Après m'avoir ostée ta presence,
Tu m'as aussy refusé tes escriptz :
O cruel faict! o cueur trop mal apris
A bien traicter l'estrange loyaulté!
Qu'en dira l'on? Que ta desloyaulté
Non seulement envers moy ne s'acquicte,
Ains dessert mieulx de tous la cruaulté,
Qu'un mal penser de toy je ne merite.

A Jehan Villeneufve, Bourdelois (¹).

Lors que nostre amour cessera,
La mer ne sera plus salée,
Et les monts seront sans valée :
Or dictes moy quant ce sera?

Du mariaige.

Ainsi qu'un luth, quant les cordes s'accordent,
Rend un doulx chant, melodieux et bon,
Et d'aultre part, quant les cordes discordent,
Faict, au contraire, un rude et mauvais son :
Ne plus ne moins, dedens une maison,

En 1541, un Bertrand de Villeneuve fut élu jurat de la ville de aux (*Chronique bourdeloise*, f° 62). Nous retrouvons ce même Bertrand t de la ville et jurat en 1545 (*Ibidem*, p. 63). Un Villeneuve fut élu juge isul de la Bourse de Bordeaux en 1566 (*Ibidem*, p. 194). Je trouve, nes années plus tard (1576), un autre Villeneuve président au Parle- de Bordeaux (Bibliothèque nationale, Fonds français, vol. 15560,).

Quant le mary s'accorde avecq sa femme,
C'est ung plaisir, c'est ung doux bien, c'est basme,
C'est paradis, à parler proprement;
Mais c'est aussi une prison infame,
Voire ung enfer, quant il est aultrement.

A Françoise de Nyeil, de Marmande, en Agennoys (1).

Mal te cogneut qui te nomma Nyeil,
Car le Nyeil est serpent mortifere (2) :
Et tu n'as main, bouche, langue, ny œil
Qui ne soit doulx, benin et salutaire.
Que dirons nous doncques sur cest affaire ?
Es tu d'advis que nous changeons ce nom ?
Quant à ma part, je conseille que non.
Laissons l'ainsi : il vault mieulx qu'on t'appelle
Par nom cruel et que ton cueur soit bon,
Que par ung doulx et que feusses cruelle.

(1) Un membre de la même famille est mentionné, sous un nom un peu différent, Arnauld de Nyeulh, parmi les bourgeois de Marmande, dans un document de l'année 1470. Voir *Notice sur la ville de Marmande* (1872, p. 69).

(2) J'emprunte à une lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire M. Defrémery (de l'Institut) un excellent commentaire de ce vers : « Je suis porté à croire que Nyeil est simplement formé de *nigellus*, diminutif de *niger*, par allusion à la couleur noirâtre de certains serpents, peut-être à l'instar d'*anguiculus*, formé d'*anguis*. Ce qui peut confirmer cette supposition, c'est ce qu'on lit dans le Pline du seizième siècle : *Aliqui in Italia serpentem nigrum appellant, ut Matthiolus Senensis, vulgo* serpe nero, *alii ab eodem colore*, carbon *vel* carbonazzo. (CONRADI GESNERI TIGURINI... *Historiæ animalium lib. V, qui est de serpentum natura*. Tiguri, 1587, in-f°, fol. 64 v°.) Et plus loin : *Nigri, nomen cujusdam serpentis, sylvaticus*. (*Ibidem*, fol. 85 v°.) J'ajouterai qu'en arabe l'adjectif *alaswad*, qui veut dire le noir, s'emploie pour désigner une espèce particulière de serpent. » En remerciant le savant professeur du Collége de France de sa précieuse communication, je tiens à le remercier aussi de la sympathie avec laquelle il ne cesse d'encourager mes travaux : bon nombre de nos plus distingués érudits m'ont aidé de leurs conseils et de leurs critiques; aucun ne m'a plus cordialement aidé que M. Defrémery.

Traduict de Marcial (1).

La chaste Arrie, oyant le jugement
Contre Pœtus, son mary, prononcé,
En sa presence, elle a soubdainement
Un fer agu en son corps enfoncé;
Puis, le tirant, a le bras advancé
Pour luy bailler, luy disant de la sorte :
« Amy Pœtus, je ne me desconforte
» Ny ne sens mal du coup que je reçoy,
» Mais seulement celluy la me rend morte
» Que tu feras quant et quant après moy. »

D'ung qui avoit acquis une dame.

Courez, marchans, tant par mer que par terre,
Pour amasser tresor et opulence;
Et vous roys, ducs, empereurs, faites guerre,
Pour augmenter vostre terre et puissance;
Brief, qui vouldra, courre, travaille et pense
Pour acquerir : quant à ma part je laisse
Du tout cela, car j'ay une maistresse
Qui me contrainct par raison contenter.
Qui a tout bien, tout plaisir et liesse,
N'est il pas fol de plus se tormenter?

Au papier envoyé à la Dame.

Dy, papier sec, pourras-tu bien toucher,
Sans te brusler, tout soubdain à madame,

(1) C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction de l'énergique quatrain de Martial (Liv. I, ép. 14) :

Casta suo gladium quum traderet Arria Pæto,
Quem de visceribus traxerat ipsa suis :
« Si qua fides, vulnus, quod feci, non dolet, inquit;
Sed quod tu facies, hoc mihi, Pæte, dolet. »

Veu que mon cueur, qui est d'humide chair,
Sans la toucher, voire sans l'approcher,
Incessamment brusle comme une flamme?

De la vieille Jehaneton, qui estoit tousjours chassieuse.

On s'esbahist des seurs de Phaeton
Qui pleurent ambre et metal (1); mais je croy
Qu'il soit tout vray : car sans cesse je voy
Pleurer la cire à nostre Jehaneton.

D'une damoiselle qui se nommoit La Riviere, qui estoit fort amoureuse.

On dict qu'Amour est dedens la Riviere :
Mais si l'Amour est feu, comme on recite,
Je m'esbahys comment il se peult faire,
Veu que l'eau est du tout au feu contraire,
Qu'en son entier l'ung avec l'aultre habite.

De Vulcanus, qui estoit jaloux de sa femme Venus et de Mars.

Vulcan ung jour vict sa femme Venus
Qui, pour le chault, avoit son sein espars :
Ha, ha, dist-il, cachez ces tetins nudz,
Car sans cela vous plaisez trop à Mars.

A Marot.

Je songeay l'aultre nuict (Marot) que tu m'avois
Envoyé quelqu'escript, et je te rescripvois :

(1) Ambre, oui, métal, non. Du moins, Ovide ne mentionne que l'ambre (*Métam.*, II, 364) :

Inde fluunt lacrimæ; stillataque sole rigescunt
De ramis electra novis, quæ lucidus amnis
Excipit, et nuribus mittit gestanda latinis.

T'esbahiz tu comment j'osois prendre ce faiz (1)?
Je cuydois estre aussy Merlin de Sainct-Gelais (2).

De Cupido.

Si Cupido, comme on nous donne entendre,
Tous animaulx penetre de ses traictz,
Je m'esbahis où il en peult tant prendre;
Puis, veu qu'il est enfant, petit et tendre,
Comment porte il tout seul un si grand faiz?

A M. Tiraqueau (3).

Si pour estre en mes vers tu ne peulx gaigner rien,
Souffre, au moins, je te pry, que je face mon bien;
Car ceulx qui t'y verront diront : puis que Rus ose
Escripre à Tiraqueau, il y sçait quelque chose.

A Messieurs Charles et Cristofle de Candale (4).

Si je voulois descripre le grand bien;
Que nous promect vostre saige jeunesse,

(1) Faix, fardeau. Marot a dit :

Mal peut aller, qui charge trop grand faix.

(2) Le poète d'Angoulême, celui que l'on surnomma l'*Ovide français*, fut tantôt appelé *Mellin* et tantôt *Merlin*. Clément Marot, qui l'a tant vanté

(Creature gentile
Dont le sçavoir, dont l'esprit, dont le stile,
Et dont le tout rend la France honorée !)

adopte, comme Rus, la forme *Merlin*. Ronsard, au contraire, a dit :

Mellin, qui pris ton nom de la douceur du miel
Qu'au berceau tu mangeas, quand, en lieu de nourrice,
L'abeille te repeut de thyn et de melisse.

(3) André Tiraqueau, alors lieutenant-général au bailliage du Fontenai-le-Comte, sa ville natale, et qui allait être nommé bientôt conseiller au Parlement de Paris. On sait que ce jurisconsulte, si aimé et si loué par Rabelais, fut proclamé par Théodore de Bèze, en une de ses épigrammes, le Varron de son siècle (*alterum nostri sæculi Varronem*).

(4) *Charles*, seigneur de Villefranche, fut le quatrième des enfants de

En escripvant certes il fauldroit bien
La mienne user, voire bien la vieillesse.
Or doncq il fault, maulgré moy, que je cesse
De commencer ce que ne pourrois dire;
Mais quoy? seigneurs, suyvez celle promesse,
Et l'œil verra ce qu'on ne peult escripre.

A Pierre La Lane, Bourdeloys (1).

Puisque tu veulx de mes vers recepvoir,
Voire envers moy ta plume se complainct,
Certes (amy), je t'en veulx faire veoir,
Car nostre amour à cela me contrainct.
Mais d'aultre part aussi ma muse crainct,
Et crainct beaucoup, d'aller devant ta veue
Quelle ne soit plus richement vestue.

A Nicolas Valée, Bourdeloys (2).

Si la lignée incite la personne
A triumpher, si l'esprit y conduict,
Si le vouloir perfection y donne,
Quant de l'engin (3) le naturel il suyt,
O Dieu! quel loz, quel renom, o quel bruict,
Tu gaigneras, si la mort ne t'affolle!
Car ton esprit, par dessus tous, haut vole,
Et le vouloir l'attainct s'il ne le passe.

Gaston de Foix, comte de Candalle, et de Marthe d'Astarac; *Christophe*, évêque d'Aire (1560-70), fut le troisième de leurs enfants.

(1) La famille Lalanne a fourni plusieurs conseillers et plusieurs présidents au Parlement de Bordeaux.

A cette famille appartenait un poète du dix-septième siècle, Pierre de Lalanne, ami de Ménage et de Chapelain, loué par Titon du Tillet et par l'abbé Goujet, et dont les *poésies* ont été recueillies par Saint-Marc (Paris, 1759, in-16) avec celles du marquis de Montplaisir.

(2) Sans doute un fils du conseiller au Parlement de Bordeaux, Briand de Vallée, dont il a été parlé dans l'*Avertissement*.

(3) *Engin*, entendement, *ingenium*.

Puis ton pere est ung des premiers au rolle
Des plus sçavants que nature nous face.

A François Berauld (1), filz de Nicolas Berauld (2), d'Orléans.

Puisque desja tu te faiz à cognoistre
L'une des fleurs d'Orleans, or advance,
Advance, amy, affin que puisses estre
En brief de temps un des arbres de France.

D'ung qui avoit desrobé la devise de l'autheur : « Bien ou Rien. »

Quiconque soys, qui, despuys quelque temps,
En tes escriptz as couché ma devise,
Je ne sçay pas à quelle fin tu tends,
Fors de monstrer à chascung ta sottise :
Or touteffois, puisque tu l'as ja prise,
Je veulx avoir de toy quelque pitié :
Mais c'est assez t'en donner la moictié.
Or doncq avant, prendz desormais le rien ;
Je suis content à cause d'amitié
De n'avoir plus, à ma part, que le bien.

---

(1) François Berauld, dit Bayle (*Dictionnaire critique*), « fut fort docte. Il entendait bien la langue grecque, et il l'enseignait dans Montbéliard, l'an 1554. Il enseignait à Lausanne, quand Bèze y alla en 1549. Il était à Genève l'an 1561... Il était bon poète en grec et en latin... Il a traduit quelques livres d'Appien. » On peut voir une lettre écrite par Th. de Bèze à François Berault, alors principal du collége de La Rochelle (la LXXIe du recueil). Voir encore l'éloge de Fr. Berault dans le *Gallia orientalis* de Colomiès, dans la *France protestante*, etc.

(2) Sur Nicolas Berauld, voir les auteurs cités dans la note précédente, et, de plus, les *Lettres* et le *Ciceronianus* d'Érasme, qui fut son hôte et son ami; les *Singularités historiques et littéraires* de Dom Liron, etc.

LES DOUZE LABEURS DE HERCULES [1].

1. Le premier faict digne de reciter
Que feit jadis le filz de Jupiter
Et d'Alcmena fut alors, ce dict-on,
Qu'il surmonta le terrible lion
Qui tout mangeoit, en la forest Nemée.
2. L'aultre labeur fut l'hydre envenimée
3. Qu'il meit à mort. L'aultre faict merveilleux,
Quand il occist le sanglier orgueilleux
Qui, du regard et du bruict de ses dens,
Faisoit pasmer, voire mourir les gens.
4. Le quart labeur, quant il print corps à corps
La viste cerve, et eut ses dorez cors,
5. Dedens le bois de Parthenie [2]. Après
Il dechassa et occist de ses traictz
Les grands oyseaulx et fiers qui degastoient
Toute Arcadie, où lors ils habitoient.
6. L'aultre beau faict, que sixiesme on luy donne,
Tu le sentis, Hippolyte Amazone,
Lorsqu'il t'osta ta ceincture et balthée [3],
Pour l'envoyer au cruel Euristée.
7. Bien tost après, Augée luy bailla
L'aultre labeur, quant à luy batailla,
Où il perdit, avecq plusieurs des siens,
Gloire et honneur, vie, victoire et biens.

(1) Rus s'en est tenu au nombre généralement adopté, mais on trouvera dans un recueil, qui est à la fois un de nos premiers dictionnaires de la Fable et un de nos premiers dictionnaires d'histoire et de géographie (*Dictionarium historicum, geographicum, poeticum, authore* CAROLO STEPHANO, 1553, in-4°), la liste des trente-sept travaux attribués par les anciens au fils de Jupiter.

(2) *Partheniumque nemus* (OVIDE, *Métamorph.*, liv. IX). Rus paraît avoir suivi surtout Ovide dans son énumération des hauts faits d'Hercule.

(3) *Cælatus baltheus auro* (OVIDE, *ibid.*). Je n'ai trouvé le mot *balthée* (comme synonyme de baudrier) nulle part.

8. Quant au huictiesme, alors on le compta
Que le Toreau, en Crete il surmonta :
Mais quel Toreau? Celluy de qui les yeulx
Estoient plus craincts que la fouldre des cieulx.
9. Diomedes, tirant cruel et faulx,
Fait le neufviesme, avecques ses chevaulx,
Qu'il contraignoit à manger chair humaine :
Car Hercules luy bailla mesme peine.
10. Après cela, Gerion le diforme,
Ayant trois corps d'horrible et laide forme,
Perdit sa vie et son tropeau de bestes.
11. Puis Cerberus, le grand chien à trois testes,
A l'huys d'enfer par gros fers enchaisné,
Fut de la bas jusqu'en Grece trainé :
Lequel labeur on compta pour onziesme.
12. Or du dernier, et, en nombre, douziesme,
Il l'acheva, comme on recite, alors
Qu'il feit mourir le Dragon, et meit hors
Les pommes d'or du beau verger d'Athlas.
O les haulx faicts! O Hercules, helas!
Que faisois tu, helas! que faisois tu,
Lorsque tu feus par Iole vaincu?

EPISTRE, AU NOM DE MONSIEUR LE DAULPHIN, TOUCHANT SA GUERISON.

Celluy ne peult cognoistre le plaisir
Parfaictement, qui n'eut oncq desplaisir;
Celluy ne sçait quel bien liberté maine,
Qui des captifz ne sentit oncq la peine;
Celluy ne sçait combien vault la santé,
De qui le corps ne fut oncq tormenté :
Or cessez doncq, cessez, mes bons amys,
Cessez vos plainctz : et vous, mes ennemys,

Tournez en dueil vostre joye conceue
Pour ma douleur : elle s'en est issue,
Elle n'est plus où vous la pretendiez,
Elle a laissé ce que vous demandiez,
Elle est ailleurs, elle a prins aultre voye,
Et, pour ung mal, m'a laissé double joye :
Comment cela? Auparavant que j'eusse
Santé perdue, et que pressé je feusse
De ce grief mal, je n'estimois rien lors,
Ou bien petit, la santé de ce corps;
Mais maintenant, après avoir souffert,
J'estime tant le bien qui m'est offert,
Que le plaisir qui jadis m'en venoit
N'estoit (je croy) qu'ung mal qui me tenoit.
Ne soyez doncq, ne soyez plus joyeulx,
Puisqu'il me vient par vostre joye mieulx.
Ne soyez plus en ceste resverie
De souhaiter à mon corps fascherie :
Car c'est alors que plus fasché sera
Que mon esprit plus d'aise trouvera :
Plus d'aise et bien soit par santé qui vienne,
Ou par la mort qui du grief mal provienne,
Si la santé le corps fasché reprend,
L'aise en sera (comme j'ay dict) plus grand,
Et si la mort l'esprit du corps retire,
Où est celluy qui pourroit assez dire,
Voire songer le bien qui m'adviendra
Par cette mort? Cette mort contiendra
Mon allegeance et vraye guérison;
Icelle mort m'ostera de prison;
Quelle prison? La plus horrible et dure;
Où fut jamais enclose créature;
Quelle prison? Où tout est mal caché;
Quelle prison? D'où provient tout peché;
Quelle prison? Où l'ame est combattue;
Quelle prison? Celle qui l'ame tue;

Quelle prison? Qui loing de Dieu nous chasse;
Quelle prison? Qui nous oste sa grace;
Quelle prison? Qui feingt de nous cherir;
Quelle prison? Qui nous maine perir;
C'est la prison, pour plus briefvement faire,
Qui toujours est à nostre bien contraire.
Tant s'en fauldra que soyez doncq vengez
Pour mon mourir, que vous serez rengez
A plus grand dueil, quant sçaurez que la mort
N'est pas douleur, mais plaisir et confort,
Et que la vie en mourant n'est ravie,
Ains que sans mort on ne peult avoir vie.
Or doncq, or doncq, si vous desirez tant
Que par mon mal vostre cuer soit content,
Ne vueillez plus que mort ou dueil m'arrive,
Mais souhaictez qu'en tout plaisir je vive.
Car c'est alors qu'heureux on me dira
Que tout bonheur loing de moy s'en ira.
Mais quel profit, quelle felicité,
Vous viendroit-il de mon adversité?
Helas, amys! (amys je vous appelle
Quant à ma part) celle envie mortelle
Qu'avez sur moy ne vous profite rien,
Ains au rebours empesche vostre bien :
Car tant plus est profonde et vehemente,
D'autant plus fort vous affole et tormente :
Voire l'envie en soy a tel effaict
Qu'elle ne nuyt fors à celluy qui hait.
Mettez doncq hors ceste ire tant infaicte.
Desirez moy ce que je vous souhaicte.
Vueillez mon heur ainsi que moy le vostre,
Et vous verrez que tout bien sera nostre.
Si j'ay ça bas quelque tiltre d'honneur,
C'est ung seul Dieu qui m'en est le donneur;
Si j'ay ça bas quelque prosperité,
Ce n'est pourtant que l'aye merité,

Mais pour son vueil : celluy doncq qui s'en deult
Est envieux contre ce que Dieu veult,
Non contre moy. O vous, amys fideles,
Je tourne à vous à present mes querelles,
Et me complainctz de la froide amitié,
Voire plustost de vostre inimitié,
Qui vous doulez [1] de ma fortune bonne :
Mais toutefois tout ce vouloir je donne
A quelque instinct de nostre humanité.
Mais quoy ? Songeons à la divinité :
Prenons plaisir à tout ce que Dieu faict;
Prenons plaisir à tout ce qu'il deffaict.
Puis qu'il le veult et ainsi le dispose,
Soyons certains que c'est utile chose;
Puis qu'il le veult, aulcun [2] plaincte n'en face ;
Complaincte quoy ? mais rendons luy en grace :
Soit maladie ou dure passion,
Soit grief torment, soit griefve affliction,
Soit briefvement la mort de tout le monde,
Soit ce la fin de la machine ronde.

CHANT ROYAL ALLEGORIC, PAR LEQUEL FUST GAIGNÉE LA FLEUR DE L'ESGLANTINE, A THOLOSE.

Jadis nasquit ung arbre devers Grece
Beau par sur tous qu'on ouyt oncq parler.
Petit nasquit, mais soubdain tant se dresse
Qu'en peu de temps il parut hault en l'aer.
Ses verdz rameaulx tout au loing il espand
Si proprement qu'ung plus qu'aultre ne pend,
Ny monte aussi; et l'odeur qu'il rendoit

(1) De *douloir, dolere.*
(2) Et non *aulcune,* ce qui est une évidente faute d'impression.

Par tous costez doulcement l'aer fendoit:
Son pied, sa fleur, sa fueille estoit si belle
Qu'on vint à dire : « Appeller on le doibt
L'arbre passant tout' œuvre naturelle. »

De toutes pars, pour le veoir, à grand presse
Vous eussiez veu gens venir et aller :
Je vous dy tant, que l'ung pied l'aultre presse,
L'ung foule l'aultre et puis se sent fouler;
L'ung prend grand aise et plaisir, en sentant
La bonne odeur; l'aultre alloit souhaictant
Ung ramelet; ung aultre contendoit
A l'approcher; l'ung son corps estendoit;
L'aultre disoit : « O l'heur qu'a cil et celle
» Qui peult toucher, voire du bout du doigt,
» L'arbre passant tout' œuvre naturelle. »

De ce bel arbre ung legier vent sans cesse
Faisoit fleurs d'or sur ung chascun voler :
Fleurs qui sembloient le liz, fleur de noblesse,
Fleur de beaulté, fleur qu'on voit exceller.
Chascung y court; chascung qui peult en prend;
Chascung en veult; chascung les va monstrant.
Mais quand le Turc les armes aperçoit
Du Roy chrestien, soubdainement reçoipt
Grand dueil au cueur, et faict crie nouvelle
Qu'on n'aille veoir, en sorte que ce soit,
L'arbre passant tout' œuvre naturelle.

Mais par edict ny par deffence expresse,
Ne les sçeut oncq de cest arbre expeller :
Dont il cuida forcener de tristesse,
Et feit souldain son conseil appeler :
« Amys (dict il) de despit mon cueur fend,
» De ceste fleur qu'on loue et cherist tant;
» Et vous promectz que je craincz or endroit

» Que ce chrestien usurpe sur mon droict :
» Qu'en ferons-nous? » La sentence fut telle
Pour y pourvoir, que copper il fauldroit
L'arbre passant tout' œuvre naturelle.

Ce que fut faict. Mais, Turcq, ta grand finesse
Ne te servit fors à plus t'affoller :
Comment cela? Car il cheut grand largesse
De graine en bas, quant l'arbre on feit crosler :
Dont il sortit, après, dix fois aultant
D'arbres et fleurs, dont la vertu s'estend
Par toute Grece, et en mainct aultre endroict.
Et qui copper, à present, les vouldroit,
Il ne gist pas en puissance mortelle :
O doncq, faulx Turcq, maugré toy vyt et croist
L'arbre passant tout' œuvre naturelle.

Prince, mon cueur Jesus pour l'arbre croyt,
Et pour la fleur sa parolle conceoipt :
Pour le grand Turcq, le dyable et sa sequelle,
Qui feit mourir (au moins comme il pensoit)
L'arbre passant tout' œuvre naturelle.

BIEN OV RIEN.

FIN.

Jehan Corrier [1] *à Pierre Merchadier de Besse.*

Tu veulx (amy), et le quiers bien souvent,
Que mon advis et jugement te dic,
Sur quoy ? Pour veoir si j'estime sçavant
Rus, Bourdeloys, en ceste poësie.
Je te responds qu'à ton esprit me fie
Pour en juger, mais, qui le mien croira,
Après Marot premier le rangera,
Jusques à tant qu'en lumiere nous livre
Ses vers latins, car, pour lors, on dira :
Voicy Naso, que les Dieux font revivre!

Pierre La Lane, Bourdeloys, à Jehan Rus.

Puisque tu as de Marot la doulceur,
En ta jeunesse, et de Merlin aussy
La gravité, o cher amy, prends cueur;
Poursuys tousjours, ne t'arreste à cecy.
Car je suis seur, si tu faictz guere ainsi,
Qu'en brief pourras l'ung ou bien l'aultre attaindre,
Voire obscurer son nom tant esclarcy,
Ou, qui plus est, de toutz les deux estaindre.

Pierre de Sancto-Aniano, Tholozain [2], *à Guyon Boudeville, imprimeur.*

Si, pour l'œuvre à Marot, François Juste [3] on estime,
En brief ton nom aussi, Boudeville, luyra :
Car l'œuvre d'icelluy en ta presse s'imprime
Qui, quelque jour, en l'art sur Marot reluyra.

(1) Voy. ci-après, *Appendice I.*
(2) Voy. ci-après, *Appendice I.*
(3) François Juste n'a d'article dans aucun de nos recueils biographiques, pas même dans la *Nouvelle Biographie générale* de MM. Didot; mais le nom du libraire-éditeur de Lyon est connu et aimé de tous les lecteurs de Marot et de Rabelais.

APPENDICE

Par une double bonne fortune que mes lecteurs n'apprécieront pas moins que moi, j'ai reçu de deux savants confrères d'intéressantes lettres qui complètent mes recherches sur Rus, sur ses amis et sur son recueil. Je ne saurais assez remercier M. le docteur Desbarreaux-Bernard et M. Reinhold Dezeimeris de leurs aimables communications; et je constate avec une reconnaissante joie que c'était bien au vénéré doyen des bibliophiles toulousains et au sympathique président de la Société des bibliophiles de Guyenne, qu'il appartenait de m'aider à faire mieux connaître ce qui regarde, d'une part, un des plus brillants lauréats des Jeux floraux, et, d'autre part, un des plus dignes précurseurs de Pierre de Brach.

I

Lettre de M. le docteur Desbarreaux-Bernard.

Toulouse, le 20 octobre 1874.

Mon cher Confrère,

J'ai d'assez bonnes nouvelles à vous donner, non seulement de Jehan Rus, mais aussi de Pierre de Sainct-Anian, autrement dit de Saint-Aignan.

Il m'a été permis de parcourir le fameux *livre rouge* qui

contient les délibérations des mainteneurs de la gaye science depuis 1539 jusqu'en 1588.

Voici d'abord ce qu'on lit, concernant Jehan Rus, à la date du 2 may 1540 : « ..... Deliberant sur la delivrance des fleurs et presens, assistans et oppinans les Messieurs dessus nommez, par commun advis la violette a esté adjugée à Maistre Jehan Corrier, escollier, pour ung chant royal par luy faict à l'honneur de Nostre-Dame, et les autres deux, pour ce que les œuvres de Maistres Claude Trelon, Jehan Rus, Robert Seguy et Jehan de Sainct-Hillaire auroient esté trouvés meilleurs que les autres, fut advisé par deliberation et conseil que seroient mis à l'examen, à sçavoir est que hacun seroit baillé tel refrain :

Des poursuyvans ung seul aura le prys,

et que, sur icelluy refrain, chacun d'eulx feroit un dixain ou huictain, pour, en après, les dictes fleurs estre delivrées aux deux de ceulx qui seroient trouvez les mieulx disans....

» Dimanche second de may 1540.... Et suyvant icelle deliberation, le dict refrain fut baillé ausdicts Trelon, Rus et Seguy, et non mye au dict Sainct-Hillaire, pour ce que lors estoit absent du consistoire.

» Et après par eulx avoir mis devers mon dict sieur le chancelier lesdicts huictains et dixains, et sur ce eu advis et deliberation avecques les Messieurs dessus nommez, fust conclud et arresté que le gauet seroit baillé à Terlon et l'esglantine audict Rus, pour les œuvres par eulx faictz, ensemble de l'œuvre dudict Corrier, dont la teneur est telle.... » — (Suit le chant royal de Corrier.)

En 1542, Jehan Rus obtient la violette, pour un second chant royal par allégorie, qui commence ainsi :

Sus le millieu de la ronde machine (1).

(1) M. le docteur Desbarreaux-Bernard a eu la complaisance de transcrire, à mon intention, ce poème; mais comme ledit poème n'ajouterait rien ni à la gloire de Rus, ni à l'intérêt de mon petit volume, je m'abstiens de le

Voici maintenant ce qui concerne Pierre de Sainct-Anian, Tholosain :

En 1547, il obtint l'églantine, pour un chant royal sur le nom de la feue reine de Navarre, chant qu'il a signé : *P. de Sainct-Aignan* [1].

En 1549, il obtint *la soulcye,* pour une « Ballade sur l'epitaphe de dame Clemence Isaure, trouvée à son sepulchre, à la Daurade, qui institua les jeux floraux à Tholose, et de laquelle avons l'estatue de marbre ceans, apportée dudict sepulchre. » Cette fois, il a signé : *Pierre de Sainct-Anian, Tholosain.*

En 1551, il obtient la violette et passe maistre pour un chant royal ayant pour refrain :

La nef flottant pour le salut du monde.

Cette pièce est signée : *Pierre de Sainct-Aignan.*

J'ajouterai, relativement à Saint-Aignan, que je le crois l'auteur du quatrain suivant, mis au bas d'une gracieuse peinture qui sert en quelque sorte de frontispice au *livre rouge :*

Les saincts escriptz qui luysent dans ce livre
Sont eternelz par ton nom, ô Seigneur :
Doncq ici bas par toy auront honneur,
Et après mort hault les feras revivre.
P. D. S. A. T.

Initiales que je traduis par : *P*ierre *D*e *S*ainct-*A*ignan, *T*oulousain.

Rus n'ayant conquis que deux fleurs n'est probablement pas passé maître en la gaye science. A-t-il concouru une troisième fois? C'est ce que le *livre rouge* ne dit pas.

J'ai eu la patience de relever les noms de tous les *escolliers poursuivans de Clemence* que renferme le manuscrit que j'ai

reproduire. Il se trouve au f° 40 du *livre rouge.* Quant au *chant royal* couronné en 1540, et que l'on a pu lire ici (p. 58), il occupe, dans ce même *livre rouge,* le f° 28 *recto.*

(1) Ce *chant royal,* que M. le docteur Desbarreaux-Bernard préfère aux deux chants de Rus, nous a été aussi conservé par le *livre rouge.*

sous les yeux, et j'en ai trouvé une centaine environ. Parmi ces noms, je citerai Jean Fornier ou Fournier, Estienne Forcatel, Antoine Noguier, Jehan de Rangouze, Pierre de Ronsard, G. Du Buys, Pierre Garros, Pierre de Brach (Bourdelois), Pierre Le Loyer (Angevin), Jehan de Chabanel, Jacques de Puymisson, etc.

Tout à vous, mon cher confrère, etc.

DESBARREAUX-BERNARD.

II

Lettre de M. R. Dezeimeris.

Bordeaux, 5 Décembre 1874.

Vous avez, mon cher ami, fait une curieuse trouvaille. Rus était digne de vous rencontrer, et l'histoire littéraire de la Guyenne vous devra la restitution d'une de ses pages essentielles.

C'est, en effet, un personnage original que ce poète. Éloigné de la Cour, il n'est cependant nullement en retard sur le mouvement littéraire de son temps, et, dans une certaine mesure, il pourrait permettre de soutenir que, chez Marot et Saint-Gelays, les qualités maîtresses, quant au langage, étaient, plus qu'on ne l'a cru, des qualités méridionales.

Votre Gascon est un artiste de valeur. Je ne sais si, dans les poésies latines qu'on attendait de lui, il eût été, en imitant Pontano et Flaminio, aussi habile et heureux qu'en imitant en français notre Marot; mais il me paraît vraiment digne de compter parmi les bons disciples de ce dernier. Du reste, il sait par cœur son modèle; cela se sent à toutes les lignes, et, pour le démontrer, il suffirait de citer en dessous de ces vers du *Blason de la Rose* (p. 13):

O belle rose à Vénus consacrée, etc.

l'*Estrenne* de Marot (t. II, p. 239, éd. P. Lacroix):

La belle rose à Vénus consacrée
L'œil et le sens de grand plaisir pourvoit,

Si vous diray, dame qui tant m'agrée,
Raison pourquoy de rouges en en voit.

Suit, dans Marot, la fable de la piqûre de Vénus, que Rus, de son côté, développe à la suite du vers cité plus haut.

Son imitation de Mellin n'est pas moins évidente. Il traite souvent les mêmes sujets que lui (par exemple dans son épigramme *Du Roy et de l'Empereur,* p. 42 : comparez Saint-Gelays, t. II, p. 114, éd. elzev.); et ne dédaigne pas d'employer ses procédés, en les détournant avec habileté. J'ai même cru, un instant, le prendre la main dans le sac. En effet, Saint-Gelays avait dit (t. II, p. 406, éd. elzev.) :

Pour faire voir en un tableau
Cytherée à la blonde tresse,
Zeuxis print jadis le plus beau
Des plus belles filles de Grèce, etc.

Mellin, qui était un érudit, connaissait ces petites historiettes classiques; mais ici, il s'est trompé sur le sujet du tableau [1] : Zeuxis, en cette occasion, avait peint une Hélène et non une Vénus. Or votre Rus, bien que docte aussi, pourrait avoir pris la chose de seconde main. Il la reproduit ainsi :

Cil qui jadis paignoit *la belle Dame,*
Ne prenoit pas d'un seul corps son advis,
Mais il prenoit le beau nez d'une femme,
D'un autre l'œil, d'un autre les sourcils.

La belle Dame, n'est-ce pas *la belle* par excellence, ἡ καλή, la beauté même, Vénus enfin, tout comme dans la version de Saint-Gelais? Et, à ce sujet, « pour l'amour du grec, » permettez que je transcrive quelques lignes extraites des manuscrits de mon ami bien regretté, Jean Lespine.

Vous savez que j'ai acquis jadis les travaux du savant Philippe Le Bas relatifs à Théodore Prodrome (celui-là

(1) Il n'est pas le seul qui ait commis cette erreur. Voyez les notes de Bayle à l'article de son *Dictionnaire* consacré à Zeuxis.

même sur lequel M. E. Miller vient de faire à l'Institut une bien intéressante lecture). Parmi ces papiers se trouvaient des épigrammes grecques que Le Bas avait fait imprimer, mais qui n'ont point été livrées au public. Lespine, cet « helléniste de première distinction, » comme l'appelait justement Sainte-Beuve ([1]), Lespine avait traduit et commenté ces pièce. Voici la première, où le poète s'adresse à son amante :

Ἔρις μὲν ἦν πρὶν ἐν θεῶν συνεδρίᾳ,
τῇ γὰρ καλῇ τὸ μῆλον ἐγράφη τότε·
ἐν σοὶ δὲ σιγᾷ πᾶν γυναικεῖον στόμα,
καλὴ γὰρ εἶ σύ, καὶ καλὴ πασῶν μόνη.

« La pomme qui portait écrit : « *A la plus belle!* »
» Mit Junon et Minerve et Vénus en querelle.
» Mais ta beauté n'a pas de rivale; en effet,
» Devant toi, chaque femme est vaincue, et se tait.

Sur le second vers, Lespine disait : « Τῇ καλῇ (à la belle), » pour τῇ καλλίστῃ (à la plus belle), par une sorte d'antono- » mase, comme si la belle était la seule réellement belle ([2]). » D'ailleurs, d'après la tradition, l'inscription de la fameuse » pomme ne parlait pas de *la plus belle*, mais simplement de » *la belle;* Lucien, entre autres auteurs (*Dial. des Dieux*, xx; » *Dial. marins*, v) ([3]), le dit formellement; ἐπεγέγραπτο δέ· ἡ » καλὴ λαβέτω (elle portait l'inscription : *Que la belle la* » *prenne!*), bien qu'il appelle la pomme elle-même τὸ » καλλιστεῖον (le prix de la plus belle) ([4]). L'auteur de l'ins- » cription, c'est-à-dire la Discorde, avait bien compris, sans » le secours de la grammaire, que le positif était, dans ce » cas, autrement énergique, autrement perfide que le super- » latif, et qu'il exciterait bien plus vivement l'émulation des

([1]) *Nouveaux Lundis*, t. VII, p. 7.

([2]) « Comme d'ailleurs l'explique Nicétas Eugenianus [II, 287, 288], de peur qu'on ne le comprenne pas. »

([3]) « Cf. Eumathe, liv. II [7, p. 49, Gaulm.]. »

([4]) « Euripide (*Hélène*, 23 et 1097) appelle κάλλος le prix de la beauté. »

» déesses. Théodore Prodrome n'a donc pas employé ici, à » proprement parler, le positif pour le superlatif, mais, » disons-le pourtant, quand il l'aurait fait, ce tour n'aurait » eu rien de bien insolite. Ainsi, dans le *Cantique des Cantiques* (I, 7) la Sulamite est appelée par son amant : ἡ καλὴ ἐν » γυναιξίν (1), etc. »

En vous appuyant sur ces citations mêmes, vous allez me dire que je fais à Rus une querelle.... de Gascon. Je ne m'en défends point, et maintenant que j'ai trouvé occasion de rendre hommage, près de vous, à mon cher Lespine, je ne suis nullement d'humeur à chicaner un autre Bordelais, fort estimable aussi, et je m'empresse de reconnaître que *la belle Dame* de Rus peut parfaitement être Hélène, cette Hélène qui faisait avouer aux vieux Troyens (*Iliade*, III, 156) que ce n'était pas trop de soutenir une longue guerre pour une telle beauté, et dont le bon Meziriac dit précisément (*Epistres d'Ovide* t. II, p. 361) : « On ne doit pas révoquer en doute qu'Hélène ne fust *la plus belle Dame de son temps.* » On peut voir d'ailleurs, dans les notes de Bayle (art. HÉLÈNE) qu'elle passait pour réunir toutes les conditions de la beauté, à savoir... mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit et je vous entends murmurer les vers d'Homère (*Iliade*, XXII, 126) :

> Οὐ μέν πως νῦν ἔστιν ἀπὸ δρυὸς οὐδ' ἀπὸ πέτρης
> τῷ ὀαριζέμεναι, ἅτε παρθένος ἠΐθεός τε,
> παρθένος ἠΐθεός τ' ὀαρίζετον ἀλλήλοιϊν.

Je m'arrête donc. Ces vers d'ailleurs, que m'expliquait jadis, à Saint-Louis, mon cher maître Alexis Pierron, devenu depuis éditeur d'Homère, ces vers me ramènent naturellement à Rus. En effet, ils offrent un exemple fameux de cette figure appelée *épanalepse*, dont les poètes anciens ont souvent usé (2), en reproduisant, au commencement d'un vers, le membre de

(1) « Cf. Saint-Marc (X, 43). Nicétas Eugenianus (VI, 549) :

» τὴν ἐν γυναιξί σε Δρόσιλλαν κοσμίαν. »

(2) Voyez Boissonade, notes sur l'*Iliade*, B, 871; et Ruhnken, notes sur Callimaque, *Bains de Pallas*, v. 40.

phrase qui terminait le vers précédent. Ovide employait volontiers ce procédé dont Virgile offre d'admirables exemples (*Énéide*, XII, 546-547) :

Hic tibi mortis erant metæ; domus alta sub Ida,
Lyrnesi domus alta, solo Laurente sepulchrum.

Les poètes latins de la Renaissance ont renouvelé cette figure, et Rus s'en est servi avec une persistance qui indique combien il y avait chez lui de préoccupation de la forme [1]. Il a déjà un certain sentiment du tour et de la grâce; de la grâce française, si naturellement voisine de la grâce attique. Et, à ce sujet, on ne doit pas oublier avec quelle application les lettrés d'alors furetaient dans les trésors nouvellement découverts de l'*Anthologie*. Ils s'attaquaient, il est vrai, de préférence, aux pièces mignardes ou même précieuses; mais, dans cette lutte un peu rétrécie et sans élan, ils trouvaient du moins l'occasion d'étudier de près et de comprendre la valeur de la précision et les ressources de la délicatesse. Voyez ces vers de votre auteur (p. 43) :

O Apollo! ô Muses! ô Pallas!
Voila votre art, mesure, rythme et Muse :
Je vous rends tout : il n'est plus temps, hélas!
Il n'est plus temps qu'à cela je m'amuse.

Ce n'est pas sans doute le grave *Hic victor cæstus artemque repono;* ce n'est pas non plus le mélancolique *Domus alta sub Ida;* mais ne vous semble-t-il pas avoir rencontré quelque chose de pareil dans les bluettes d'Agathias ou de Macédonius [2], et ne trouvez-vous point, dans cette répétition

[1] Voy. p. 12, 15, 18 (trois exemples), 27, 52, 53, 55, etc.

[2] Je note en passant, et à la course, quelques imitations de l'*Anthologie* : p. 50, *ép. d'une damoiselle qui se nommoit La Riviere, etc.;* Cf. Méléagre, *Anthol. Plan.* VII, 107; — p. 57 :

Voire l'envie en soy a tel effect
Qu'elle ne nuyt fors a celluy qui hait;

Cf. Anonyme, *ibid.*, I, 83, 5; — p. 54, *Travaux d'Hercule;* Cf. *Anth. Plan.* IV, 8, 6. On trouve dans Ausone (Idyll. XIX) une pièce latine où sont énumérés en

élégante et opportune, comme un souvenir de la coupe consonante et symétrique si familière au pentamètre des épigrammatistes grecs?

Je vous parlais tout à l'heure de Flaminio. Il me semble, en effet, en plusieurs passages, retrouver des réminiscences latino-italiennes [1], et la jolie pièce de votre poète sur la rose d'une belle dame (p. 39) est positivement imitée des distiques latins des Strozzi, du père et du fils, *sur la rose de Lucrèce Borgia* [2]. Mais Rus, qui vivait dans ce moment de première renaissance où les fleurs littéraires surgissaient avec un éclat plein de fraîcheur et de nouveauté, Rus qui aurait pu exceller à tourner en français tant de charmants petits riens, a préféré se griser de mots, avec les fades litanies du blason. Que ne s'est-il contenté des agréables redites des hendécasyllabes catulliens? Lui à qui le souffle vigoureux faisait défaut [3], mais qui avait à son service la langue déliée, il eût pu, avec quelques courtes pièces en plus, dans le genre de ses meilleures, s'assurer une place fort distinguée parmi les prédécesseurs de La Fontaine.

Tel quel, il n'est nullement à dédaigner; il a droit à une place distinguée dans l'histoire des progrès de notre

douze vers les douze travaux d'Hercule. L'*Anthologie latine* (I, 42, Burm.) en a recueilli une autre, composée de vers monostiques. Ce sont des imitations de la pièce conservée dans l'*Anthologie grecque*. Je crois que Rus a pris pour modèle un de ces morceaux de littérature mnémonique.

(1) Je crois, par exemple, trouver l'indice d'une imitation commune dans ces vers de Baïf (*Passetemps*, liv. II), qui se rapprochent tant du commencement du *blason* de Rus :

Ce n'est point la paquerette,
La marguerite, le lis, etc.

(2) Édition de S. de Colines, folio 86 recto, et 254 recto.

(3) Il faut constater cependant que le *Triste Chant d'une dame* (p. 27 et suiv.) renferme, vers la fin surtout, d'excellentes strophes qui rappellent la deuxième *Idylle* de Théocrite. Il est possible que cette pièce ait été inspirée aussi par quelqu'une de celles que composaient alors, à l'imitation des *Héroïdes* d'Ovide, les poètes latins du commencement du seizième siècle.

langage ([1]), et l'on doit vous remercier d'avoir travaillé à le sauver de l'oubli, ou même d'une mort imminente.

Dignum laude virum Musa vetat mori.

Ce ne sera pas la première fois que, pour cette bienfaisante mission, vous aurez prêté à la Muse l'appui de cette main vaillante que je serre très affectueusement.

Tout à vous,

REINHOLD DEZEIMERIS.

P.-S. — J'ajoute ici quelques notules, pour remplir ma page.

Page 15, vers 2 :

Rose sur l'œuvre naturelle.

Est-ce une tmèse, à l'imitation des grecs et des latins? Cela ne serait pas impossible, mais me semble cependant peu probable, et je verrais là plutôt une de ces transpositions typographiques, comme il en échappe si souvent aux compositeurs les plus habiles. En ce cas, il faudrait lire :

Rose, l'œuvre surnaturelle.

P. 35, Épigr. : *D'une belle amye :*

Afin que le lecteur ne soit pas arrêté au milieu de cette pièce charmante, il ne serait peut-être pas inutile de l'avertir

([1]) Au point de vue de la versification, il offre plus d'un détail curieux. Qu'il me suffise de citer ici ces vers d'une coupe que Malherbe proscrivait, mais que les romantiques ont renouvelée (p. 36) :

Or le mien œil pour soy vous a choisie
Et le cueur *s'est remis* en son vouloir;

et ceux-ci (p. 39) :

L'ung dict qu'elle *est paincte*; l'autre suppose
Que Vénus l'a de rechief enrougie.

qu'au vers 3 les mots : *il va trouver* signifient : *voila qu'il rencontre*.

P. 47, Épigr. : *Du mariaige*.

Cette pièce pourrait être la paraphrase d'un passage d'Hésiode, *Travaux et Jours*, 702-705.

P. 50, Épigr. : *De la vieille Jehaneton*.

Les anciens appelaient *metalla*, outre les métaux proprement dits, toutes sortes de produits fossiles, le marbre, les pierres précieuses, etc. On comprend dès lors comment a pu s'introduire une confusion entre l'ambre (succin) et la composition métallique désignée sous le nom d'*electrum*. Chez Rus, cette confusion doit provenir d'un emprunt, car je la retrouve dans Hésychius (au mot Ἤλεκτρος), précisément à propos des Héliades. Cf. la note de Gesner sur Lucien, t. III, p. 87, de l'éd. de Reitz.

Bordeaux — Imp. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 11



COLLECTION MÉRIDIONALE.

Tome I. **Mémoires des choses passées en Guyenne** (1621-1622), rédigés par Bertrand de Vignolles. 1869.

Tome II. **Première partie des Sonnets exotériques** de Gérard-Marie Imbert. 1872.

Tome III. **Relation inédite de la défense de Dunkerque** (1651-1652), par le Maréchal d'Estrades, suivie de quelques-unes de ses lettres également inédites (1653-1655). 1872.

Tome IV. **Vies des poètes bordelais et périgourdins**, par Guillaume Colletet. 1873.

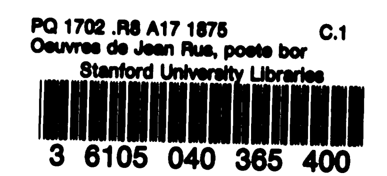
Tome V. **Lettres inédites** du Cardinal d'Armagnac. 1874.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Tome VII. **Harangues** de Jean Lange (1560) et d'Arnaud de Pontac (1560).

Tome VIII. **Lettres inédites** de Joseph Scaliger.

Bordeaux. — Imp. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 11.



DATE DUE			